

Res Med XIX B 105762²⁹

RÉFLEXIONS
GÉNÉRALES
SUR LE
MÉDECIN PHILOSOPHE.

N.º 66.

Tribut Académique,

*Présenté et publiquement soutenu à la Faculté de Médecine
de Montpellier, le 19 Juin 1818;*

PAR RAYMOND VERNHES,

DE RABASTENS, département du Tarn,

DOCTEUR EN MÉDECINE,

Chevalier de l'Ordre royal de la Légion d'Honneur.

Ἱητρος Φιλοσοφος ἰσοθεος.
ἸΠΠΟΚΡΑΤΟΥΣ περι ευση μασνης, Βιβλιον.



A MONTPELLIER,

Chez JEAN MARTEL AÎNÉ, Seul Imprimeur de la Faculté de Médecine,
près la Préfecture, n.º 62.

1818.



PROFESSEURS
DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE.

M. J. L. VICTOR BROUSSONNET, *DOYEN.*

M. ANTOINE GOUAN, *honoraire.*

M. J. ANTOINE CHAPTAL, *honoraire.*

M. J. B. TIMOTHÉE BAUMES.

M. J. NICOLAS BERTHE.

M. M. J. JOACHIM VIGAROUS.

M. PIERRE LAFABRIE.

M. G. JOSEPH VIRENQUE.

M. C. F. V. GABRIEL PRUNELLE.

M. A. PYRAMUS DE CANDOLLE.

M. JACQUES LORDAT.

M. C. J. MATHIEU DELPECH.

M. JOSEPH FAGES.

M.

M A T I È R E D E S E X A M E N S .

- 1.^{er} *Examen.* Anatomie, Physiologie.
- 2.^e *Examen.* Pathologie, Nosologie.
- 3.^e *Examen.* Thérapeutique, Matière médicale, Chimie, Botanique, Pharmacie.
- 4.^e *Examen.* Hygiène, Médecine légale.
- 5.^e *Examen.* Clinique interne ou externe, suivant le titre de Docteur en médecine ou en chirurgie que le candidat voudra acquérir.

Au Physiologiste profond ,
Au Médecin distingué ,
A celui qui m'honora de son amitié ,

J. LORDAT ,

Professeur d'Anatomie et de Physiologie à la Faculté de Médecine de Montpellier; Médecin du Dépôt de Mendicité; Chirurgien de la Maison centrale; Membre de plusieurs Sociétés savantes, etc.

Au Praticien habile ,
A l'Opérateur adroit ,
A mon premier Maître ,

ALEXIS LARREY ,

Ancien Directeur de l'École de Médecine de Toulouse; Professeur d'Anatomie et de Physiologie à la même École; Intendant de Chirurgie des Hôpitaux civils et militaires de la même Ville; Membre du Juri Médical du département de la Haute-Garonne; de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-lettres de Toulouse; Correspondant de la Société de Médecine et de l'ancienne Académie royale de Chirurgie de Paris; Chevalier de l'Ordre royal de la Légion d'Honneur, etc.

*En offrant à deux hommes également célèbres
le premier fruit de mes travaux, j'acquiesce très-
faiblement le devoir le plus sacré du cœur, celui
de la reconnaissance.*

R. VERNHES.

Aux Mânes de Cécile PLANTADÉ.

*Au sein de l'Éternel où repose ton
âme, reçois, ô Mère tendrement chérie,
les regrets éternels de ta famille désolée!*

A mon Père.

*Hommage d'un Fils soumis et
respectueux au plus aimé des Pères.*

A mes deux Frères et à ma Sœur.

Offert par l'amitié fraternelle.

A l'Ami généreux et sensible,

ALPHONSE MENARD,

Licencié en Médecine.

*Nos cœurs seront heureux, rangés sous les
douces lois d'une amitié toujours sincère.*

R. VERNHES;

INTRODUCTION.

J'ENTENDS par les mots *Médecin philosophe*, un homme éclairé, possédant toutes les connaissances nécessaires à l'état qu'il exerce, et réunissant les vertus qui caractérisent l'homme public et le bon citoyen.

Quelques esprits pervers, en qui la liberté de penser tient lieu de raisonnement, se regardent comme les seuls véritables *philosophes*, parce qu'ils ont osé renverser les bornes sacrées posées par la religion, et qu'ils ont brisé les entraves où la foi mettait leur raison. Fiers de s'être défaits de ce qu'ils nomment les préjugés de l'éducation en matière de religion, ils traitent les autres hommes comme des âmes faibles, des génies serviles, des esprits pusillanimes qui se laissent effrayer par les conséquences où conduit l'irrégion, et qui, n'osant sortir un instant du cercle des vérités établies, ni marcher dans des routes nouvelles, s'endorment sous le joug de la superstition.

Si la philosophie consiste à mépriser ce qui est simple, modeste et utile; si elle ne diffère point de cette humeur chagrine qui porte des esprits durs et superbes à censurer tout ce qui ne leur ressemble pas; ou s'il fallait la confondre avec ce pitoyable orgueil qui ne voit que l'instant fugitif où nous existons, elle est indigne du beau nom qu'elle décerne (1). Le vrai philosophe est celui qui, au-dessus de toutes les passions, et ne se laissant influencer ni par les sarcasmes des uns, ni par l'enthousiasme des autres, pèse tous les mérites dans la balance de la justice impartiale.

(1) *Philosophie* vient de deux mots grecs *φίλος* ami, et de *σοφία* sagesse. Ce que nous appelons aujourd'hui philosophie, s'appelait d'abord sophie ou sagesse; et l'on sait que les premiers philosophes ont été décorés du titre de Sages.

En vain les travers de l'esprit humain ont-ils voulu opposer des entraves à sa marche ; rien n'a pu suspendre son accroissement ; elle n'a pas manqué de diriger ses pas vers le degré de perfection dont elle est susceptible. Ses fondateurs en firent une science pratique, embrassant les vérités divines et humaines, c'est-à-dire, tout ce que l'entendement est capable de découvrir au sujet de la Divinité, et tout ce qui peut contribuer au bonheur de la société : et s'ils n'ont pu arriver à la belle idée qu'ils se formaient de la sagesse, ils ont au moins la gloire de l'avoir conçue et d'en avoir tenté l'épreuve. (*Dictionnaire encyclopédique, art. philosophie.*)

Le médecin philosophe est un homme probe qui agit en tout par raison, et qui joint à un esprit de réflexion et de justesse les mœurs et les qualités sociales. La vérité n'est pas pour lui une maîtresse qui corrompt son imagination, et qu'il croie trouver par-tout ; il se contente de la pouvoir démêler où il peut l'apercevoir ; il ne la confond pas avec la vraisemblance ; il prend pour vrai ce qui est vrai, pour faux ce qui est faux, pour douteux ce qui est douteux, et pour vraisemblable ce qui n'est que vraisemblable : il fait plus ; s'il n'a un motif propre pour juger, il reste indéterminé. L'esprit philosophique est donc un esprit d'observation et de justesse, qui rapporte tout à ses vrais principes.

S'éclairant du flambeau de la saine philosophie, le commencement du dix-neuvième siècle vit la plupart des sciences secouer le joug honteux qui les tenait asservies à des lois heureusement passagères. La médecine seule continua à être surchargée d'une prévention injuste et funeste, et on vit dénoncer encore au tribunal de l'opinion, comme purement conjecturale, une science dont les préceptes, généralement étayés de faits nombreux et incontestables, sont adoptés à la fois par le raisonnement et consacrés par l'expérience, une science, enfin, qu'une bonne méthode place au même rang que les sciences exactes.

Dans l'enfance des sciences physiologiques, quand, privée de la boussole précieuse qu'elles sont depuis un demi-siècle en possession de lui fournir, la théorie médicale errait sur une mer d'hypothèses plus frivoles les unes que les autres, et que, servilement assujéti

aux lois d'une aveugle routine, la pratique de l'art se réduisait à la prescription empirique de quelques formules polypharmiques, dont la chimie moderne a démontré l'absurdité; sans doute, la médecine offrait à la censure un champ vaste pour exercer sa malignité; sans doute, on pouvait alors lui reprocher, avec quelque justice, la fragilité de ses bases, l'obscurité de sa marche, l'incertitude de ses opérations.

Mais aujourd'hui, qu'aux systèmes tour-à-tour accueillis avec enthousiasme et rejetés avec mépris, a succédé l'esprit de méthode dont Hippocrate avait jadis offert l'exemple; aujourd'hui, qu'éclairée du flambeau de la philosophie, et basée sur la plus solide des colonnes, sur celle de l'observation de plusieurs siècles; aujourd'hui, qu'exigeant de celui qui se livre à sa sublime étude, une éducation soignée et des connaissances profondes, la médecine a pris cette marche vraiment philosophique, elle obtiendra, des membres de la société, le tribut de vénération et de reconnaissance dû à la sublimité de ses lumières et à l'immensité de ses bienfaits.

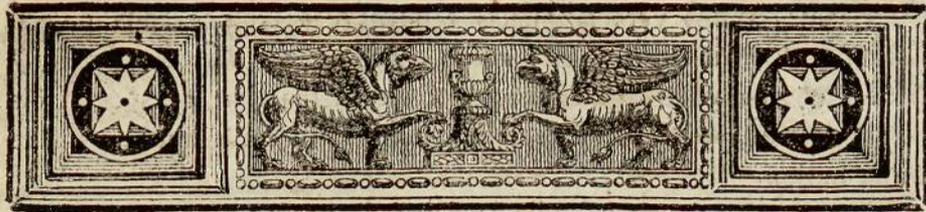
On doit nécessairement déduire de ce raisonnement, que l'art de guérir exige du génie, de la sagacité, de la prudence, et surtout une étendue de connaissances qui rendent ceux qui l'exercent dignement, en quelque sorte, supérieurs aux autres hommes. Cependant, toujours injuste dans le jugement qu'il porte lorsqu'il veut prononcer sur des choses qu'il ne connaît pas, le vulgaire le regarde comme un art conjectural, et considère souvent le médecin comme un de ces oracles que l'attachement à la vie fait consulter, comme autrefois la curiosité engageait l'antiquité païenne à avoir recours aux devins et aux augures.

La philosophie du médecin consiste donc dans l'art de diriger avec sagesse son esprit et son cœur vers la recherche de la vérité. Ces deux grands mobiles de toutes ses actions font tout l'homme; l'un (l'esprit) est le siège de toutes ses connaissances; l'autre (le cœur) est le foyer de ses sentimens.

En traçant d'une main rapide et faible la philosophie du médecin, mon intention n'est pas de m'ériger en précepteur, et d'aller en

maître donner des leçons que mon âge et mon inexpérience réclament encore. Pour avoir cette haute prétention, il faudrait posséder des talens et des connaissances plus étendus ; précieuses qualités dont je suis bien loin d'être doté au degré convenable, pour me croire en droit de régenter mes condisciples. Mon intention n'a donc jamais été telle, et je dois l'avouer avec cette modestie et cette retenue qui sied si bien à une jeunesse inexpérimentée, je n'ai que celle de me tracer le tableau des connaissances que je dois acquérir et mettre en usage dans l'exercice de la médecine, et des devoirs que j'ai à remplir envers la société, pour m'y conduire de manière à captiver sa confiance et à y obtenir le plus de succès possible : trop heureux si, en cherchant seulement à être utile à moi-même, je puis l'être aussi à quelques-uns de mes condisciples !

Sentant aujourd'hui tout le prix qu'on doit attacher à une étude constamment soutenue, étude que je vais signaler comme l'aliment du cœur, je présenterai le médecin étudiant les sciences, s'acquittant, avec la plus scrupuleuse exactitude, des devoirs sacrés que son état, la société et les malades lui imposent ; nous le verrons, enfin, prodiguant sans rougir les précieux secours de la morale religieuse, la seule consolation des malheureux que semblent avoir abandonnés les faibles lueurs de l'espérance. Le développement de cet opuscule, tout incomplet qu'il est, trouvera, Messieurs, dans les obstacles invincibles que ma faiblesse va rencontrer, un droit à l'indulgence des Professeurs célèbres, aux lumières desquels je le soumetts aujourd'hui.



LE MÉDECIN PHILOSOPHE.

IDÉES GÉNÉRALES.

EN fondant une Université, les Rois de France (1) se proposèrent l'instruction de la jeunesse. Cette instruction, divisée en trois grands objets, l'étude des sciences, la pratique des bonnes mœurs, et celle de la religion, avait pour but de faire de bons citoyens, qui, par leur savoir et leur probité, contribuassent à la gloire de leur royaume. Cultiver l'esprit des jeunes gens, rectifier la règle de leur cœur par des principes d'honneur et de probité, tâcher d'achever et de perfectionner ce que les deux premières n'ont fait qu'ébaucher;

(1) Les Rois de France ont tellement senti l'importance de l'étude, base fondamentale de toute bonne éducation, qu'ils prescrivirent l'ordre des devoirs à remplir par des réglemens. Celui de Henri IV commence par ces mots: « La félicité des royaumes et des peuples, et sur-tout d'un État Chrétien, dépend de la bonne éducation de la jeunesse, où l'on a pour but de cultiver, de polir, par l'étude des sciences, l'esprit encore brut des jeunes gens, de les disposer ainsi à remplir dignement les différentes places qui leur sont destinées, sans quoi ils seraient inutiles à l'État; enfin, de leur apprendre le culte religieux et sincère que l'on exige d'eux, etc. » (*Rollin, Traité des études, vol. I, p. 2 du disc. prélim.*)

telles sont les fins vers lesquelles tendent ces trois grands objets. (*Rollin, Traité des études, vol. 1, page 2 du discours prélim.*) Il ne faut, en effet, qu'envisager cette instruction sous ces trois points de vue, pour connaître combien elle peut contribuer au lustre d'une nation.

Sans chercher à approfondir le degré de perfection qu'ont acquis les sciences chez les peuples qui les ont cultivées avec plus ou moins de succès, et sans parcourir leur histoire, il nous suffira d'ouvrir les yeux sur ce qui se passe dans la nature. C'est elle qui nous montre la différence infinie que la culture met entre deux terrains, d'ailleurs semblables; l'un, en friche, offre à nos yeux de stériles arbrisseaux, des épines rampant çà et là; inculte et abandonné, il restera toujours sans aucune production utile; l'autre, au contraire, nuit et jour fatigué par le soc et la charrue, étalant avec magnificence aux regards étonnés de l'avidé laboureur, les immenses variétés de ses moissons naissantes, payera avec usure ses pénibles travaux. Oubliant ses années à la vue de ces richesses sans nombre, l'élève de Cérès oublie jusques au souvenir de la sueur qu'il a répandu en traçant ses sillons; tranquille et satisfait, il jouit avec délices du fruit de ses peines. Notre esprit peut être comparé à l'un de ces champs; si nous le cultivons par une étude constante, il nous payera avec usure. C'est ce fonds que tout homme qui sent la noblesse de sa destinée doit mettre en valeur; ce fonds si riche et si fertile est capable de productions immortelles, et seul digne de notre attention.

L'esprit est ce champ vaste que nous devons fertiliser; les instrumens que nous devons employer pour le défricher, c'est l'étude; et en effet, l'esprit ne se nourrit-il, ne se fortifie-t-il pas par les sublimes vérités que l'étude lui fournit? N'est-ce pas à l'étude que nous devons l'honneur de nous identifier avec les hommes illustres que nous méditons, et l'espoir de pouvoir un jour les égaler? N'est-ce pas l'étude qui nous donne cet esprit d'élévation, cette étendue de connaissances, cette justesse de raisonnement, cette aptitude dans les affaires? N'est-ce pas à l'étude que nous devons les plus beaux ornemens de nos assemblées sociales? N'est-ce pas enfin à une médi-

tation soutenue que les Hippocrate , les Galien , les Sydenham , les Barthez et une foule d'autres , ont fait la gloire de leur siècle et l'honneur de la médecine ? L'étude est donc indispensable pour celui qui , appelé par état à secourir l'humanité souffrante , veut exercer le plus sublime des arts avec connaissance de cause ; elle est l'instrument que nous mettons en usage pour parvenir aux connaissances que les sciences nous fournissent.

De toutes les sciences cultivées par le génie de l'homme , de toutes les professions qui peuvent l'honorer , il n'en est pas de plus recommandable et de plus utile en même temps que la médecine. Quelle que soit la région du globe qu'il habite , sous quelque température qu'il vive , l'homme ne peut se passer de la médecine ; le monde entier atteste ses bienfaits , et les siècles les plus reculés annoncent le degré d'importance dont elle a toujours joui. S'agit-il de le prouver ? Je poserai en principe , que tous les peuples ont eu pour cette science la plus grande vénération , puisque , dès son berceau , on lui a érigé des autels. Si nous fouillions ses annales , nous verrions que les Grecs la nommèrent fille du Ciel , et la révéraient comme une divinité dans la personne d'Hippocrate et de ceux qui , comme lui , furent les bienfaiteurs de l'humanité. Les Romains honoraient la santé sous le nom d'*Hygie* , et Junon , sous celui de *Lucine* , comme présidant aux accouchemens : nous ne pourrions pas faire un pas dans l'histoire de cette science , sans remarquer le haut degré d'importance dont elle a joui dans l'antiquité ; c'est ainsi que nous la verrions étudiée par les Rois et les Empereurs ; chez les Égyptiens , par Athotis et Hermès , Osiris et Isis ; Xinungo et Hoamti , dans la Chine : nous compterions encore parmi les Rois-médecins , Achille , Idoménée , Alexandre-le-Grand , Denis de Sicile , Subid , roi d'Arabie. Les annales juives font mention de Salomon qui commença à régner l'an du monde 2959 , et qui se livra à l'art de guérir. (*Tourtelle , hist. de la médecine , 1.^{er} vol.*)

Il n'est point de science qui soit plus digne d'occuper les hommes d'un esprit élevé , et qui exige plus de qualités , que celle de la médecine : en effet , elle renferme tous les élémens d'un calcul de

probabilités, qui ne peut être porté à sa perfection, dans une infinité de cas difficiles, que par les plus grands efforts du génie. (*Barthez, Génie d'Hippocrate, pag. 35.*)

Etude des sciences.

La science qui se déclare la protectrice de la santé, est d'autant plus importante, que la vie est plus précieuse: elle exige, sous tous les rapports, de vastes études et des qualités sublimes; ainsi les connaissances, les mœurs et les procédés du médecin doivent être basés sur les manières les plus nobles.

Pour exercer convenablement l'art de guérir, le médecin doit posséder les connaissances profondes qui sont la base sur laquelle repose la vraie médecine.

Connaissances préliminaires.

Le fondement de toute bonne éducation est la connaissance des langues. L'étude des langues, dit M. le professeur Prunelle (1), n'est pas simplement un jeu de mots, ainsi que des esprits superficiels voudraient le faire entendre. On ne se forme une idée précise des choses, que par la connaissance approfondie de la langue dans laquelle on a l'habitude de penser. La théorie générale du langage n'est connue que par la comparaison des divers idiomes; et les langues anciennes fournissent, à cet égard, des secours que rien ne

(1) ὁ λόγος ἀτιος τῆς μαθήσεως, disait Aristote; Platon est encore plus formel, dans son *craton*, où il regarde le *mot*, comme exprimant la nature de la chose désignée. Tout le monde connaît le fameux passage de Gorgias: ὅς ἂν τὰ ῥήματα ἐπίσται, ἐπίσται καὶ τὰ πράγματα. (*Prunelle, Discours sur les études du médecin, pag. 50.*)

Celui qui voudra se faire une haute idée des études qu'exige la médecine, consultera avec fruit le savant discours de M. le professeur Prunelle, *sur les Études du médecin*, discours dont le style élégant et profondément pensé fait regretter à l'art de guérir le silence de ce judicieux écrivain.

peut suppléer. Les mots sont si intimement unis à l'idée qu'ils expriment, qu'en apprenant à parler, on apprend à penser. (*Discours de M. Prunelle, sur les études du médecin, etc., pag. 50.*)

La première langue que le médecin doit connaître est sa langue naturelle; nous croyons, médecin français, devoir faire remarquer, sans trop nous y arrêter, la principale époque qui a épuré, et qui a relevé la noblesse et la clarté des expressions de la langue française; mais pourrions-nous le faire, sans parler de cette Compagnie célèbre (1) d'où sont sortis en foule ces philosophes, ces historiens, ces orateurs, ces poètes, dont les ouvrages, marqués du sceau de l'immortalité, ont porté la gloire et la réputation du nom français au-delà des bornes où les héros de la nation l'avaient portée par leurs conquêtes, et ont forcé des peuples ennemis à préférer, à leur langue naturelle, celle du vainqueur dont ils souffraient le joug avec peine?

Enveloppée, dans les premiers temps, par un alliage confus d'idiomes mal assortis, par un amas de mots grossiers dont l'orthographe, la prononciation, le sens même n'étaient jamais fixes, la langue française fit des progrès rapides, par les soins d'un Monarque surnommé le Père des lettres; une Académie à jamais célèbre l'assit sur des bases inébranlables; son système ne sera jamais sapé, ses pénibles travaux ont été couronnés du plus brillant succès. La langue française a acquis aujourd'hui un degré de supériorité qu'on ne saurait lui contester; sa précision et sa clarté lui ont assigné un rang distingué parmi les langues les plus usitées, et son utilité ne permet plus de lui adresser les reproches qu'on lui a autrefois adressés. Depuis que, par d'exactes définitions, cette Académie célèbre, qu'on ne doit jamais oublier de citer, a fixé le sens de tous les termes; depuis que, par de délicates distinctions, elle est parvenue à démêler les nuances diverses qui semblaient avoir néanmoins la même signification, la langue exprime avec précision ce que l'esprit a conçu avec netteté, et, nous enseignant la propriété et la valeur que nous

(1) Voyez l'histoire de l'Académie française, par M. Pelisson.

devons attacher à tel ou tel mot , elle a mis le comble à cette merveilleuse justesse qui fait le caractère particulier de la langue française.

Telle est la liaison des idées avec les mots , que la justesse de la langue semble avoir produit , à son tour , la justesse de l'esprit. Toutes les nations savantes , celles même que la jalousie rendit quelquefois injustes à notre égard , sont forcées d'avouer que les livres français sont presque les seuls dont la précision , la clarté et sur - tout la bonne méthode , présentent au lecteur les idées sous la forme la plus propre à l'éclairer et à l'instruire.

Un de ces grands hommes , un de ceux qui a le plus réuni de sciences diverses , l'immortel Leibnitz , voulait établir une langue universelle , une langue qui fût parlée par tous les peuples , et au moyen de laquelle les savans de toutes les nations pussent correspondre.

Sans avoir la folle prétention de vouloir renouveler ce projet véritablement vaste et digne du génie de ce grand homme , projet qui a paru impraticable à des esprits exacts (1) et nés pour les sciences ; toutefois il nous sera permis , je pense , de hasarder notre opinion en faveur de la langue latine , cultivée de tout temps par les savans les plus distingués , dont l'utilité , attestée par les siècles passés , sera encore prouvée par les siècles à venir ; d'une langue , enfin , à qui les Écoles de médecine devaient la solidité de leur enseignement , et dont les fondemens , quoique un peu sapés , n'en resteront pas moins inébranlables.

Que ces temps ont dégénéré ! Aujourd'hui , la plupart de ceux qui se livrent à l'exercice de la médecine , ignorent , je ne dirai pas les beautés sans nombre que signale avec luxe la langue latine , mais même les premiers principes. Cependant nos meilleurs auteurs y de-

(1) Si la stérilité rend la langue des uns peu utile à un commerce général d'idées , l'abondance rendra la langue des autres d'un usage trop difficile , et il semble qu'on trouvera toujours l'un ou l'autre de ces deux obstacles qui s'opposeront à l'établissement d'une langue universelle. (*Mémoire de l'Acad. franç. , réception de MM. Maupertuis et Bignon , pag. 14 et 15.*)

meurent écrits , la plupart sont sans traductions , presque toujours infidèles. Comment peut-il se faire que celui qui en ignore les principes , puisse puiser avec fruit dans ces sources précieuses , vrais soutiens de notre art ?

La connaissance de cette langue est tellement indispensable au médecin , que M. le Professeur Prunelle (*Discours cité*) ne craint pas d'avancer que « quiconque ignore la langue latine , et n'est plus dans l'âge ou dans la volonté de l'apprendre , doit sortir à l'instant même des lieux consacrés à l'étude de l'art salutaire. L'y retenir plus long-temps , serait abuser de sa confiance ; le flatter de succès qu'il ne peut obtenir , serait trahir nos devoirs envers lui et envers le public. »

L'utilité de la langue grecque est depuis long-temps prouvée , et la capitale de l'Univers , Rome , vit jusqu'à quel point cette langue pouvait lui être nécessaire. Tout le monde sait que , du temps d'Auguste , la langue latine et les arts furent amenés à ce haut degré de perfection par une étude approfondie de la langue grecque.

La Grèce devint alors l'école ordinaire des meilleurs esprits de Rome , de ceux qui s'honoraient de perfectionner les sciences et les arts. Cette étude fit l'occupation exclusive (1) ; tout ce que Rome avait de plus célèbre s'y livra avec une application soutenue. Jeune encore , le flambeau du barreau romain , Cicéron , croyant ses études imparfaites , voulant ajouter un nouveau lustre à sa mâle éloquence , ne rougit pas de redevenir le disciple des rhéteurs et des philosophes grecs sous qui il avait étudié dans son jeune âge. C'est avec douleur , mêlée d'admiration , qu'Athènes , regardée jusque-là comme le siège de toutes les sciences , vit ce jeune romain lui ravir tout ce qui restait de son ancien lustre , et faire de ses dépouilles la gloire de l'Italie.

(1) C'est ce qui a fait craindre à Caton le Censeur , que la jeunesse romaine , l'honneur de leur patrie , ne quittât la gloire des armes et de bien faire , pour l'honneur de bien savoir et de bien dire. (*Cicero , de amicitia.*)

Ce n'est pas comme prêtant son secours à toutes les langues que nous devons considérer le grec. Berceau du bon goût et de toutes les sciences, c'est dans la Grèce qu'il faut puiser toutes les connaissances, si nous voulons remonter jusqu'à leur origine. Éloquence, poésie, histoire, philosophie, médecine: c'est dans la Grèce qu'elles ont toutes pris naissance, c'est là qu'il faut aller les chercher.

Nous sommes bien loin de demander au médecin une connaissance très-approfondie de cette langue: ce serait trop exiger; ses études médicales, seules vraiment essentielles, doivent faire le bon praticien. Il ne faudrait pas cependant qu'il y fût étranger; il devrait au moins connaître les mots techniques employés en médecine, et presque tous dérivés du grec, parce que, avec leur connaissance, il a une idée exacte de la chose.

L'étude des langues vivantes est nécessaire au médecin depuis qu'on n'écrit plus en latin, mais est-elle indispensable pour faire un grand praticien? Eh! non, sans doute, puisque la plupart des médecins, d'ailleurs très-recommandables, ne connaissent que leur langue naturelle; en sont-ils moins de très-grands praticiens?

L'étude des belles-lettres est le complément des connaissances préliminaires. Appelée en France avec les beaux-arts, du temps de François I.^{er}, la littérature parvint, sous Louis XIV, à ce degré de splendeur après lequel elle ne fait souvent que décroître; et les sciences de raisonnement dont la marche est plus lente, mais qui n'ont jamais de mouvement rétrograde, arrivèrent aussi à la voix de ce Roi, et furent posées par lui sur la plus solide de toutes les bases, sur des établissemens dirigés par Colbert.

C'est sous ce règne que l'éducation de la jeunesse fut regardée, ainsi qu'elle l'avait été par les philosophes et les législateurs de l'antiquité, comme la source du repos et du bonheur, non-seulement des familles, mais encore des royaumes; aussi ne négligeait-on rien pour en faire ressortir le degré d'importance qu'on doit y attacher. C'est ainsi que Lycurgue, Platon, Aristote, déclarent que le premier devoir d'un Prince, d'un magistrat, d'un législateur, est de veiller à la bonne éducation; la prospérité d'un état devant en dépendre.

C'est ainsi que Philippe, Roi de Macédoine, se glorifiait non pas tant d'avoir un fils, mais de ce que ce fils était né pendant qu'il y avait un Aristote sur la terre.

Nous supposons le jeune médecin initié dans la connaissance des langues, et avec elles possesseur des *instrumens* propres à étudier les sciences; nous ne pensons pas que ces connaissances préliminaires lui suffisent, si au préalable il n'y joint l'étude des belles-lettres, qui ne fait pas sans doute un habile médecin, mais qui, le formant au style reçu, et le familiarisant avec tout ce que le raisonnement a de plus subtil, enlève à la société qui le réclame comme son bienfaiteur, la confiance qu'elle aurait eu sans cela de la peine à lui accorder.

Voici quelle est l'opinion de Cicéron sur la culture des belles-lettres. « *Quod si non hic tantus fructus ostenderetur, et si ex his studiis delectatio sola peteretur: tamen, ut opinor, hanc animi remissionem, humanissimam ac liberalissimam judicaretis. Nam ceteræ neque temporum sunt, neque atatum omnium, neque locorum: hæc studia adolescentiam alunt, senectutem oblectant, secundas res ornant, adversis perfugium ac solatium præbent, delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiscum, peregrinantur, rusticantur. Quòd si ipsi hæc neque attingere, neque sensu nostro gustare possemus, tamen ea mirari deberemus, etiam quum in aliis videremus.* (Oratio Ciceronis pro Archiâ poëtâ.)
Pourrions-nous, après un tel tableau, ne pas sentir l'importance des lettres ?

Si l'étude des belles-lettres est utile aux hommes du monde, elle est, je dirai, presque indispensable au médecin. Que de dégoûts à vaincre, que de difficultés à surmonter ! Quelle sécheresse fatigante dans les ouvrages de pathologie, de matière médicale ! Toujours devant les yeux le tableau affligeant des souffrances de l'espèce humaine ; souvent dans son cœur le chagrin de ne pouvoir les adoucir ; ici, c'est l'incertitude où il est sur le vrai caractère d'une maladie ; là, c'est l'inquiétude que lui inspire la crainte d'échouer ; plus loin, c'est la mauvaise humeur du malade : certes, il faut une

belle philosophie pour ne pas être rebuté par de telles considérations. C'est en se faisant un rempart de la culture des belles-lettres, que le médecin surmontera toutes les difficultés et les sollicitudes que son art lui offre.

Pense-t-on que le médecin pût résister à tant de secousses, si son esprit ne puisait de nouvelles forces dans des délassemens? Ces délassemens, il les trouve dans la culture des lettres; c'est dans cette étude qu'il rencontre une distraction nécessaire aux pénibles travaux qui ne cessent de l'accabler. Tout ce que nous venons de dire tend à prouver que l'étude des lettres, complément des connaissances préparatoires, est très-utile au médecin.

Connaissances accessoires.

Pourvu des connaissances dont nous venons de parler, le jeune homme qu'une secrète inspiration destine à secourir l'humanité, peut se livrer à l'étude de la médecine avec d'autant plus de succès, qu'il aura plus approfondi ses connaissances préliminaires. Mais seul avec son inexpérience, en butte à l'activité d'un esprit qui le porte à tout embrasser à la fois, croyant pouvoir y suffire; comment va-t-il diriger ses pas chancelans dans le vaste domaine d'une science qui les embrasse toutes? Comment va-t-il procéder à l'étude soutenue que cet état exige? L'envie démesurée de tout savoir, la folle présomption de croire pouvoir tout apprendre en même temps, le portant à suivre indistinctement et sans méthode la vivacité de son imagination, détruit très-souvent les belles dispositions qu'apportait à l'étude de la médecine celui qui, asservi aux règles d'un plan bien tracé, serait un jour devenu l'honneur de son art.

Guidé par des maîtres célèbres, glorieux d'appartenir à une école, la seule émule de *Cos*, inébranlable appui de la vraie médecine hippocratique, et dont l'origine, comme celle de la science qu'on y enseigne, se perd dans la nuit des temps; j'ose proposer une méthode à suivre pour parvenir, avec moins de difficulté, au but que l'élève se propose d'atteindre. Le faisant agir d'une manière plus

certaine, cette méthode lui montrera les routes les moins scabreuses pour parvenir à se faire une bonne idée de l'objet qu'il se représente: avoir parlé d'une méthode qui joignît la précision à la clarté dans ses nombreuses opérations, c'est avoir signalé l'*analyse*. Et, en effet, n'est-ce pas par elle que nous parvenons à connaître les objets les plus compliqués? n'est-ce pas l'analyse qui nous les fait décomposer pour les étudier dans leurs moindres détails? n'est-ce pas à l'application de l'analyse à la plupart des sciences, que ces mêmes sciences doivent les grands progrès qu'elles ont fait dans ces derniers temps? n'est-ce pas à l'application de l'analyse à l'étude des maladies, que la médecine moderne doit son plus beau lustre? n'est-ce pas enfin à la lueur du flambeau de l'analyse, que les Condillac, les Destut-Tracy, les Sicard et tant d'autres, ont fait marcher la connaissance des idées, la grammaire générale et particulière, de pair avec les sciences naturelles, et les ont rendues dignes de figurer à côté des sciences exactes?

« Les études préparatoires sont communes à tous ceux qui se livrent aux *arts libéraux*; chacun de ces arts se compose ensuite des études qui lui sont propres. Celles du médecin se rapportent non-seulement à l'homme qui est le sujet de la médecine, mais encore aux objets parmi lesquels il se trouve placé, et qui peuvent exercer sur lui quelque influence. Ce double genre d'études fait distinguer, dans les sciences de la médecine, les connaissances médicales proprement dites, et les connaissances auxiliaires ou accessoires. Les premières forment l'objet spécial des facultés de médecine; les secondes sont enseignées avec une grande étendue dans les facultés des sciences, les études préparatoires demeurent réservées aux collèges et aux facultés de lettres. » (*Prunelle, discours cité.*)

La nécessité d'une méthode qui joignît la précision à la clarté (1)

(1) Sentant aujourd'hui tout le prix qu'on doit attacher à l'étude, j'offre, pour en faciliter les obstacles, une méthode que j'aurais suivie moi-même, si des circonstances péniblement désastreuses ne m'en eussent empêché.

étant reconnue, nous présenterons l'étude des corps qui ont sur nous quelque influence, étude qui fait le principal objet des connaissances accessoires, sous deux points de vue principaux. Le premier nous montrera leurs attributs externes; le second, leurs attributs considérés relativement à leur nature. Le premier prendra le nom de *physique historique*; le second, celui de *physique dogmatique* ou *raisonnée*.

Le mot *physique*, pris dans toute son étendue, est la science de toute la nature; cette étude inépuisable, si utile au médecin, lui montre les divers degrés d'influence que les corps environnans peuvent exercer sur l'homme, et les moyens qu'il doit mettre en usage pour parvenir à les juger. Son étude étant immense, le médecin ne doit l'étudier que dans ses rapports les plus directs avec son art, une connaissance approfondie lui étant, je ne dirai pas inutile, mais préjudiciable.

La première partie de cette science vaste, celle qui fait reconnaître les propriétés visibles des corps, a reçu le nom de *physique historique*; elle comprend la *minéralogie*, la *botanique*, la *zoologie* et l'*anthropologie*. La première, la minéralogie, traite des corps bruts ou privés d'organisme; elle est presque inutile au médecin.

La botanique, que les pénibles travaux des deux plus célèbres botanistes du siècle (De Lamark et De Candolle) viennent de placer au rang des sciences exactes, devient utile au médecin qui doit, parmi les végétaux, connaître ceux qui ont des vertus médicamenteuses, et savoir distinguer, par les divers moyens que cette science lui fournit, les propriétés nutritives des uns, médicamenteuses ou délétères des autres. Indispensable à la médecine, elle ne l'est pas de même au médecin qui, se bornant aux connaissances superficielles, doit laisser à celui qui veut reculer les bornes de cette science, le soin d'entreprendre de longs voyages, pour pouvoir reconnaître dans divers pays une même plante, qu'une autre région lui aura présentée sous des caractères différens. Le médecin doit donc se borner à la connaissance des plantes qu'il emploie, et se bien garder sur-tout de hasarder ses pas dans l'étude approfondie

d'une science qui demande une tête bien organisée et la vie entière de celui qui s'y livre.

L'étude de la zoologie est celle qui convient le mieux au médecin, puisque c'est dans cette partie de l'histoire naturelle que l'homme se trouve placé ; cette science a puissamment contribué aux progrès de l'anatomie humaine , par les comparaisons qu'elle a établies entre les parties de l'homme et celles des animaux. C'est au moyen des expériences sur les animaux vivans , qu'on est parvenu , jusqu'à un certain point , à connaître le mécanisme caché de nos fonctions , etc. Elle est utile à la pathologie , en lui faisant connaître les divers insectes, causes de plusieurs maladies , les diverses épizooties pouvant se communiquer des animaux à l'homme. C'est sous ces divers points de vue que cette science est utile à celui qui se livre à l'exercice de la médecine.

L'étude de l'homme considéré sous tous ces rapports , est ce que nous appellerons *anthropologie* ; elle forme dans la physique historique une branche bien distincte , qui est la colonne sur laquelle repose toute la médecine. L'*anthropologie* est donc la médecine proprement dite.

La *physique historique* a donc pour objet la recherche de tout ce que nous pouvons remarquer immédiatement sur les corps , afin de pouvoir les distinguer entre eux ; elle n'est utile au médecin que dans quelques-unes de ses parties. La *physique dogmatique* , au contraire , recherchant ce qu'il y a de plus caché dans la nature , ne se contente pas d'expliquer les lois qui font agir les phénomènes qu'elle tâche de développer , leurs rapports et leurs différences , mais elle s'élève encore aux causes ou forces dont ils semblent dépendre. Ces forces varient en raison des effets produits , et en raison des corps sur lesquels elles s'exercent ; elles sont mécaniques , chimiques , organiques , vitales et morales. (*Prunelle , loc. cit.*)

A l'une de ces divisions se rapporte l'étude de la chimie , qui se rattache aux connaissances accessoires par les services continuels qu'elle rend à la médecine , en découvrant la composition intime de plusieurs de nos organes , et la nature des liquides qui les arrosent ; elle a éclairé une partie de nos fonctions (respiration , diges-

tion, etc.); elle a résolu un grand nombre de problèmes hygiéniques (analyse de l'air, des alimens, etc.); elle a banni de la matière médicale une foule de médicamens aussi absurdes que compliqués (orviétan, mithridate, etc.), et simplifié la préparation de beaucoup d'autres.

Le médecin doit donc s'aider de tous les secours que peuvent lui fournir les sciences accessoires; il doit, sans contredit, avoir des connaissances plus ou moins étendues dans chacune d'elles; il doit employer son temps à l'étude des sciences qui ont rendu et rendent encore à son art des services signalés; mais il ne faudrait pas, qu'emporté par le goût que doit naturellement inspirer l'agrément qu'on trouve à cette belle étude, il se laissât entraîner vers un but plutôt attrayant qu'avantageux, et qui lui fit négliger la culture moins fleurie, mais plus fructueuse, des sciences essentielles. Pour mieux résister au secret aimant qui l'attire, qu'il médite profondément cet adage si connu : *Nous devons préférer l'utile à l'agréable.*

Connaissances essentielles.

La médecine, dans les premiers temps, ne consistait que dans des connaissances vagues, qui se transmettaient comme en héritage de générations en générations, et se répandaient ainsi parmi les peuples; elle devint ensuite l'apanage de quelques familles, de quelques classes d'hommes qui, abusant de l'ignorance et de la crédulité de leurs contemporains, l'allièrent avec la religion pour en imposer, et parvinrent ainsi à faire regarder comme sacrilèges ceux qui leur portaient ombrage en divulguant leurs secrets; elle resta long-temps dans le même état d'enfance où le fanatisme et la superstition semblaient l'avoir enchaînée; enfin, Hippocrate parut, et asservissant tout aux conceptions faciles de son vaste génie, il secoua le joug des préjugés, mit à profit les connaissances qu'on avait acquises avant lui, en créa de nouvelles, jeta les fondemens de la science, la tira du chaos où elle était plongée, et fixa sa destinée d'une

manière si invariable, qu'il est regardé encore aujourd'hui comme le fondateur de la philosophie médicale, qu'il réduisit à sa juste valeur (1), le Père de la médecine, et le guide le plus éclairé du praticien dans l'exercice de son art.

Après ce grand homme, dont la vie entière est un tissu de services rendus à l'art de guérir, la médecine, en proie aux opinions des diverses sectes, se couvrit d'épaisses ténèbres. Des hommes ignorans et grossiers, méconnaissant les lois tracées par une longue expérience et une pénible observation, enfantèrent des opinions toujours faussement exclusives; et des personnages célèbres, s'y asservissant avec enthousiasme, retardèrent, pendant plusieurs siècles, par l'influence de leur grande autorité, la marche de notre art (2).

(1) L'antiquité avait tellement reconnu l'importance de la philosophie en médecine, qu'un de ses sages, Démocrite, ne craint pas d'avancer que « l'objet de la médecine est de guérir les maladies du corps, et celui de la philosophie celles de l'âme. » Unissons donc la philosophie à la médecine, et nous guérirons les maladies de l'âme et celles du corps.

(2) Le judicieux docteur Menard a, ce me semble, fort bien réussi dans le développement qu'il donne de la lenteur des progrès de la médecine, lorsqu'il se fait cette question : « Comment, si rapides et « si brillans aux beaux jours de la Grèce, ses progrès ont-ils été si « rares et si lents depuis cette époque jusqu'à nous? Nous aurions vu « d'où lui venait sa disette, au sein même de l'abondance et des « richesses; cette différence, nous l'aurions trouvée dans le peu de « conformité de notre doctrine avec celle des anciens. Plus sages que « nous, moins curieux sur-tout, et moins avides de connaissances acces- « soires, ils excellèrent dans l'art précieux, mais difficile, de l'observation, « et Hippocrate n'est le plus grand des médecins, que parce qu'il fut « le plus grand des observateurs. Qui mieux que lui posséda cet esprit « d'attention, qui de tous les esprits, est le plus droit, le meilleur, et « par conséquent le plus nécessaire? Il ne franchit jamais les lois de « la nature, il s'y conforma toujours, persuadé qu'elles seules peuvent « fournir des règles certaines pour l'application des secours; ses ouvrages « sont un tableau fidèle de ce qu'il avait vu lui-même et bien observé;

La médecine exige , aujourd'hui , de celui qui s'y livre , les connaissances les plus étendues ; l'étude de la nature est celle du médecin , parce qu'il n'y a rien de ce qui existe qui ne soit du ressort de son art ; nous avons donné à l'étude de la nature le nom de *physique* , que nous avons subdivisée en *physique historique* et en *physique dogmatique*. A la première de ces subdivisions se rattache l'anthropologie , dont nous avons à dessein omis de parler , afin de pouvoir la mieux développer : c'est donc cette partie qui fait l'objet de nos études , que nous allons présenter sous le point de vue le moins diffus.

Toutes les connaissances indispensables au médecin , sont basées sur la connaissance de l'homme ; c'est cette étude la plus utile qu'il doit le plus approfondir , s'il veut obtenir de sa profession des succès mérités. Pour y parvenir , il doit d'abord étudier l'homme mort (anatomie) , l'homme en santé (physiologie) , dans l'état maladif (pathologie) ; passer ensuite à l'étude des corps qui peuvent exercer sur lui quelque influence , pour faire tourner cette même

« ce ne sont par-tout que des faits , des expériences seules qu'il nous
 « donne ; comment se fait-il , s'écrie M. Clerc (*hist. nat. de l'homme
 « malade , vol. I , pag. 39-40*) , que la doctrine dont il fut le père ,
 « quoique négligée , méprisée , obscurcie , n'ait pas eu le sort de celle
 « de tant d'hommes célèbres , dont il ne nous reste plus que des frag-
 « mens confondus par le laps des siècles ? Comment la statue de ce
 « grand homme est-elle restée debout au milieu de tant de débris ? C'est
 « que le temps , qui détruit tout , respectera toujours les monumens
 « que la vérité élève : l'immortalité est son partage. » (*Voy. l'introduct.
 à un excellent essai de thérap. et de mat. méd. , par M. le docteur
 Menard , bibliothécaire de l'école.*)

En saisissant l'occasion de citer l'homme droit et intègre , celui que ses vertus , ses qualités sociales et ses profondes connaissances rendent indispensable à la société , et précieux aux personnes qui lui ont voué leur estime et leur vénération , je n'ai pas seulement acquitté un devoir dicté par une éternelle reconnaissance , mais bien la dette la plus sacrée de mon cœur , en me livrant à la plus douce des jouissances.

influence à l'avantage de sa santé (hygiène); il doit enfin étudier les moyens à employer pour les guérir (thérapeutique), et les substances propres à produire ces effets (matière médicale).

« En général, dit M. le professeur Prunelle (*Discours cité*), on ne distingue pas assez l'objet et le but de la médecine. L'objet est la connaissance des lois qui régissent le corps humain; le but est l'application de ces mêmes lois à la conservation et au rétablissement de la santé. » Le premier est la science, partie qui seule appartient au raisonnement; c'est, pour mieux s'expliquer, la théorie de la médecine. Le second est l'art de guérir, qui est tout entier du ressort de l'observation et de l'expérience. Le raisonnement, qui n'est que l'application de la science à l'art de guérir, étant le fondement des premières connaissances du médecin, doit être approfondi le premier. La structure des parties, dans lesquelles s'exercent les fonctions, doit donc être étudiée avant les lois en vertu desquelles elles s'exécutent.

La trop crédule antiquité, enchaînée par le fanatisme et la superstition, en faisant regarder comme impur et comme sacrilège, celui qui osait poser ses mains sur les cadavres de ses semblables, a jeté, pendant un long espace de temps, devant l'anatomie, des voiles si épais, qu'il a fallu l'immensité des siècles, pour faire passer, au travers de ces obscures ténèbres, la science sur laquelle est basée toute la médecine.

Deux hommes célèbres, Hérophile et Érasistrate, se mettant au-dessus des préjugés de leur siècle, favorisés par des Princes amis des sciences, en interrogeant la nature jusque dans le corps de l'homme, mirent au jour d'utiles découvertes, heureux fruits de leurs travaux. Dans le 16.^e siècle, sortant de sa léthargie, l'esprit humain rompt ses chaînes, et reconnaissant l'utilité de l'anatomie, il donne le jour à des hommes dont les noms célèbres l'illustrent à jamais. Les découvertes se succèdent; le 17.^e siècle voit celle de la circulation du sang, époque à jamais mémorable, puisqu'elle immortalise le nom de son auteur.

Mais c'est les 18.^e et 19.^e siècles que nous pouvons signaler comme

ceux qui ont fait faire le plus de progrès à l'anatomie humaine ; c'est à ces deux époques que sont attachés les noms des premiers médecins , dont les annales de l'art de guérir aient à se glorifier ; elles furent illustrées par les Pacchioni , les Valsalva , les Lancisi , les Heister , les Ruich , Albinus , Haller , Winslow , Vicq-d'Azir , Bichat , Sabatier , Boyer , etc. , qui tous , par leurs travaux , ont concouru à l'agrandissement d'une science si utile à l'humanité. Avoir signalé tant d'hommes justement célèbres , n'est-ce pas avoir prouvé l'importance de l'anatomie et son utile application à la médecine ?

Deux espèces d'études se partagent l'anatomie humaine : l'étude théorique ou raisonnée , elle se fait dans les livres ; et l'étude pratique , qu'on ne peut faire qu'en consultant les cadavres ; l'une est du ressort du jugement , l'autre , de l'exercice des sens et de la mémoire. Il faut donc que l'élève multiplie autant qu'il est en lui cet exercice , soit par les bonnes descriptions que les auteurs lui offrent , ou par les peintures exactes qui se présentent à ses regards , et mieux encore par la fréquentation des amphithéâtres , seuls lieux où l'on parvient à se faire , de cette science , l'idée la plus exacte.

La connaissance de l'anatomie est très-utile à celui qui se destine à l'exercice de la médecine ; elle seule , formant comme une introduction aux études médicales , leur donne une grande facilité ; c'est elle qui nous apprend de combien d'éléments organiques le corps vivant est composé , et quels sont les organes qui sont les résultats de leur réunion ; elle nous montre encore la réunion systématique de ces mêmes organes , formant un appareil qui exécute des fonctions spéciales et relatives : c'est dans cette partie que la disposition , la forme , la structure et la distribution sont essentielles à connaître , afin d'éclairer la physiologie qui ne s'occupe que des résultats ou phénomènes.

L'anatomie est la base sur laquelle repose toute la science médicale. Sans elle point de physiologie ; et , en effet , comment pouvoir décrire le mécanisme des fonctions du corps , si , au préalable , on ne connaît leur structure ? Sans elle point de pathologie ; comment juger les lésions d'un organe si on ne le connaît pas ?

Sans elle point de thérapeutique ; pourquoi prescrire et comment appliquer un remède , si on ne connaît ni l'organe affecté , ni la fonction troublée , ni la maladie qui en résulte ?

L'anatomie et la physiologie sont liées par des rapports si intimes , que plusieurs auteurs ont pensé qu'elles étaient absolument inséparables. Si la physiologie , ont-ils dit , a pour objet la connaissance des fonctions que nos organes exercent , comment en comprendre le mécanisme , si on ne connaît les instrumens qui les exécutent ? Autant vaudrait prétendre expliquer la manière dont l'aiguille d'un cadran parcourt le cercle de sa révolution journalière , si l'on ne connaissait les ressorts et les rouages nombreux qui mettent cette aiguille en mouvement. (*Richerand, Éléments de physiologie, prolégomènes, pag. 109-110.*)

Malgré les connexions étroites qui règnent entre ces deux sciences , elles n'en ont pas moins paru parfaitement distinctes , et les bons ouvrages d'anatomie que nous possédons prouvent incontestablement , par le peu de physiologie qu'ils contiennent , que ces deux parties existent séparément.

Borné à l'anatomie , le médecin n'y reconnaît que la matière organisée , il n'y voit que des formes ; la physiologie , au contraire , la plus importante pour lui , établit ses fondemens sur les propriétés vitales et sur les forces qui résultent du mode d'organisation ; toutes les sciences physiques volent à son secours ; s'appuyant sur les bases qu'elles lui fournissent , elle évite de tomber dans l'erreur. S'arrêter là où ses vrais rapports cessent , est un point très-difficile en physiologie ; faire un choix philosophique de tout ce que les autres connaissances lui offrent d'utile , ne l'est pas moins. D'après ces réflexions , la science dont nous parlons peut être comparée à un vaste édifice richement décoré. Haller l'a élégamment construit ; enlevés trop tôt à la science et à l'humanité , des professeurs de cette célèbre faculté , Grimaud , Barthez , Dumas (1) , en appuyant la physiologie sur des bases certaines , l'ont mise au rang des

(1) Si je ne craignais de blesser la modestie du Professeur célèbre ,

sciences exactes. Si elle a offert, pendant long-temps, des bases incertaines ; si on l'a vue subjuguée par l'erreur et l'opinion, c'est que les physiologistes se sont plutôt occupés à détruire un système de doctrine qu'à le dépouiller des erreurs du temps, ce qui a augmenté le nombre des volumes, et nous a dérobé de très-précieuses connaissances.

Ceux qui se livrent à l'étude de l'homme en santé, devraient se demander : Quel est le véritable objet de la physiologie humaine ? Les phénomènes corporels de l'état de santé sont proprement le sujet de la physiologie ; quant à son objet formel, le voici : ses phénomènes apparens ont pour cause d'autres phénomènes cachés qui se passent dans l'intérieur du corps ; il s'agit d'aller à la recherche de ces derniers, d'assigner l'ordre de leur filiation et le mode de leur combinaison ; de suivre leurs successions, depuis les phénomènes les plus apparens jusques aux actes les plus élevés que notre esprit puisse apercevoir dans ces chaînes ; de déterminer le nombre des principes d'action, d'après celui de ces actes, et d'établir les lois selon lesquelles ces agens produisent leurs effets (1). (*Lordat, Conseils sur la manière d'étudier la physiologie de l'homme, pag. 7.*)

Des propriétés, auxquelles on a donné le nom de *vitales*, président à l'exercice de toutes nos fonctions. Ami de son art, désireux d'acquérir des connaissances solides, le médecin ne se laissera pas

que la Faculté de Médecine de Montpellier se glorifie de compter comme un des membres dont la profonde érudition fait le plus d'honneur à sa juste célébrité, je mettrais au rang des Grimaud, des Dumas, des Barthez, l'ami de ce dernier, M. Lordat, l'espoir de la physiologie moderne, et son plus ferme soutien.

(1) J'engage les personnes qui voudraient se faire de l'étude de la physiologie la noble idée qu'elle mérite, à consulter l'ouvrage cité de M. le professeur Lordat, où ce physiologiste, aussi savant que modeste, a consigné, avec autant de clarté que d'érudition, le véritable objet de cette science.

entraîner par les frivoles opinions dont cette science abonde, mais qui, heureusement pour l'humanité, ont été tour-à-tour combattues avec les plus grands avantages; et sans chercher à écarter le voile que le Créateur semble avoir jeté devant ce qu'il veut seul connaître, nous laisserons aux diverses sectes leurs doctrines exprimées avec variété, mais dont le sens, toujours le même, n'apprend rien de plus (1).

La physiologie peut être regardée comme la base ou l'appui des sciences médicales. Toutes les parties de la médecine sont éclairées par les lumières physiologiques, et ne reconnaissent pas de guide plus sûr. C'est pour avoir négligé ce flambeau tutélaire, que la thérapeutique et la matière médicale ont languie, pendant tant d'années, dans le vague des conjectures.

La physiologie humaine n'est pas une science de spéculation, puisqu'elle est la base sur laquelle reposent les dogmes et les règles de la médecine-pratique; l'influence que cette première étude aura sur toutes celles qui suivront, nous fait un devoir de préférer la

(2) S'amuser à chercher les causes efficientes ou matérielles des choses de la nature, est certainement, dit le célèbre Professeur Baumes, une occupation des plus inutiles, et on ne saurait plus mal employer les facultés de son entendement. Comme ces causes passent de bien loin la portée de nos sens, nous ne pouvons manquer de nous égarer dans cette recherche; et quand nous viendrions à bout de les découvrir, il y a apparence qu'elles serviraient plutôt à contenter une vaine curiosité, qu'à nous procurer quelque véritable utilité. Ne serait-il pas plus sage de nous en tenir à la volonté et au bon plaisir du Créateur, sans prétendre vouloir pénétrer des mystères qu'il a couverts d'un voile impénétrable, et de nous appliquer à remarquer ses effets et l'action des causes pour en tirer des règles de pratique, lesquelles étant appuyées sur un solide fondement, et d'ailleurs appliquées judicieusement, et variées suivant les circonstances particulières, pourraient servir à nous conduire d'une manière sûre dans la plupart des occasions. (*Sydenham, édit. de M. Baumes, vol. I, note 1, pag. 64.*)

méthode la plus sévère pour parvenir à nous faire une idée des rapports qui existent entre elle et les autres sciences.

Cette science a tant de rapports avec celles dont nous avons parlé, qu'on ne peut s'en faire une idée bien précise, si on n'a une connaissance exacte de l'anatomie, qui est une introduction nécessaire à l'étude des phénomènes organiques. Faisant une application des connaissances accessoires, nous trouverions, dans la vision, l'ouïe, etc., la nécessité de la physique; dans la respiration et la digestion, celle de la chimie: nous verrions que, privée du secours de la pathologie, la physiologie reste incomplète et sans but, tandis que, sans physiologie, la science des maladies, obscure et d'une application presque nulle, réduit le médecin à jouer le rôle d'un aveugle empirique.

Pour avoir une idée exacte des fonctions, le physiologiste doit étudier le degré de lésion auquel a été sujet tel ou tel organe. Le pathologiste, à son tour, se bornant aux simples faits énoncés, peut-il en déduire des conséquences, si, venant à son secours, la physiologie ne lui montre les rapports qui existent entre ces lésions et les lois de l'économie vivante? On doit donc connaître indispensablement le mécanisme des fonctions dans l'état de santé, pour pouvoir juger le degré des altérations morbides dans l'état malade.

Celui qui ignore les lois qui régissent l'anatomie et la physiologie, est forcé de porter, sur la nature des maladies, des raisonnemens mal fondés. Celui donc qui, jaloux de se rendre raison des faits qu'il se met dans le cas d'observer, veut exercer la médecine avec cette sagacité qui caractérise l'homme instruit, doit se livrer avec constance à l'étude des deux sciences qui, réunies, forment la base de la médecine.

Muni de l'ensemble des connaissances anatomiques et physiologiques, l'élève pourra aborder avec succès l'étude des affections morbides. C'est dans ces lieux destinés à servir d'asile au malheur, qu'il pourra aller rectifier les erreurs des théories; c'est là, sur-tout, qu'à l'aide de l'analyse, il commencera par isoler les élémens des maladies, afin d'arriver plus tard à la contemplation de leur ensemble et de leur combinaison.

La pathologie est une des grandes sections de la médecine théorique ; elle prend l'homme en santé pour terme de comparaison , et a essentiellement pour objet l'homme malade. La description de toutes les maladies qui ont entre elles quelques rapports , constitue la *pathologie générale*. La *pathologie spéciale* ne s'occupe que de chaque maladie en particulier.

Pour faciliter l'étude de cette intéressante partie de la médecine , on a créé des méthodes qu'on a nommées nosologiques. Sans en adopter exclusivement aucune , et sans oser nous hasarder à en entreprendre la critique , qui ne doit être permise qu'à ceux à qui une longue expérience laisse le droit de juger en dernier ressort , nous tâcherons cependant de prouver leur degré d'utilité , sur-tout pour le jeune médecin qui ne se livre qu'en tremblant à la pratique de son art.

Sur deux méthodes générales repose la vaste science de la pathologie : la première est la *méthode naturelle* ; elle est impraticable , parce que , « pour qu'il fût possible de former un système , tel qu'on le désire depuis long-temps , c'est-à-dire qui indiquât , d'une manière sûre , le traitement convenable à chaque maladie , il faudrait ou que la science eût atteint le plus haut degré de perfection , et que l'on pût classer les maladies d'après la différence de leurs causes premières , ou que l'art pût être réduit à ce degré de simplicité que désirait Sydenham (*oper. med.*, tom. I, pag. 14.) , et que , la méthode de traitement de chaque maladie étant invariablement fixée , la vertu spécifique des remèdes bien déterminée , on n'eût , d'après la ressemblance extérieure d'une maladie avec plusieurs autres , qu'à lui appliquer la même méthode et les mêmes remèdes. » (*Demorcy-Delletre* , *Essai sur l'analyse appliquée au perfectionnement de la médecine* , pag. 129.)

Des esprits subtils vous disent : les méthodes nosologiques , basées sur la perfection et la simplicité dont nous venons d'esquisser le rapide tableau , sont encore à désirer ; il ne nous reste que les *méthodes artificielles* qui deviennent peu utiles , puisque , avec elles , nous ne pouvons pas remonter aux causes essentielles des maladies ;

que ces mêmes maladies, existant d'abord dans un état de simplicité, se changent, se combinent de toutes les manières : donc, les classifications nosologiques sont inutiles.

Sans chercher à approfondir le degré d'importance qu'on doit attacher aux diverses méthodes proposées, et sans nous arrêter à ce que peuvent offrir de défectueux celles qui sont fondées, soit sur les causes, les signes, les symptômes, etc., je ne puis m'empêcher d'avouer qu'un des grands avantages offerts par un système de classification, est de simplifier et de rendre plus précise la nomenclature des objets nombreux qu'ils embrassent. Je sais bien que, guidé par une longue et judicieuse observation, le vieux praticien, ne voyant que la maladie en elle-même, y a rarement recours ; mais le jeune médecin qui ne la connaît pas, pour qui les symptômes sont des phénomènes nouveaux, comment agira-t-il, si, réunissant les divers caractères que cette affection morbide lui présentera, il ne les rapporte à un mode de classification, pour en déduire le traitement convenable ? Les classifications nosologiques sont donc de quelque utilité (1).

Je sais bien qu'on a long-temps disputé pour établir la division des maladies sur des classifications invariables ; mais le vague des hypothèses sur lequel roule leur connaissance, a rendu toutes les méthodes adoptées jusqu'à nous, toujours fausses et incomplètes. Je sais bien que les pathologistes ont, presque chacun, une classification fondée, les uns sur les causes, les autres sur l'origine ; ceux-ci, sur le degré de gravité ; ceux-là, sur la durée plus ou moins longue ; d'autres enfin, sur le siège des maladies, système sans contredit le plus raisonnable ; et, considérant leurs causes comme externes et internes, ils ont créé une pathologie externe et une pathologie interne. Je m'attends aux objections qu'on va me

(1) Que d'autres blâment les classifications nosologiques, l'élève interrogé répond : Que deviendrait mon esprit, si je ne pouvais recourir à un système adopté ? Il ne se trouverait jamais, ou bien il ne saurait quel parti prendre.

porter contre cette méthode, d'ailleurs imparfaite ; on m'objectera tout ce que l'on voudra ; mais, du moins, sera-t-on forcé de convenir que, fortifiée par les secours d'une pareille classification, la faiblesse de notre esprit y trouvera un guide propre à l'éclairer.

Sortant des mains de la nature, l'homme se trouve influencé par un si grand nombre d'impressions délétères, que sa faiblesse peut à peine y résister : la connaissance de ces causes et de leur manière d'agir sur l'économie animale, est d'une si grande importance dans la pratique de la médecine, qu'elle a de tout temps occupé le génie des praticiens les plus distingués ; mais la route qui y conduit est si scabreuse, que la plupart d'entre eux, ou trop paresseux, ou trop impatiens pour la parcourir, ont négligé la voie de l'observation ; et, voulant trop donner à leurs opinions favorites, ils se sont frayés des routes nouvelles, embellies des rêves de leur imagination, qui les ont plongés dans le vague des hypothèses.

Le vrai disciple d'Hippocrate, en étudiant cette partie si importante de l'art de guérir, abandonnera à leurs théories mensongères ces hommes nés plutôt pour retarder la marche de la science, que pour lui tracer les progrès qu'on a lieu d'attendre d'elle. En reconnaissant le rôle important que joue dans le corps de l'homme la masse des humeurs, il ne laissera pas oisive l'activité du solide vivant ; au lieu de s'arrêter à des raisonnemens faux et subtils, il s'attachera à signaler la connaissance des causes ; remontant d'abord à l'état du corps avant la maladie, il pourra mieux juger de l'état présent ; il prendra en considération l'air, les aliments et les boissons dont usait ordinairement le malade, le mouvement et le repos, le sommeil et la veille, etc.

« Les causes sont si étroitement liées avec les maladies, qu'il est impossible que celles-ci disparaissent tant que celles-là existent. Ceux qui ne se conduisent pas avec la témérité des empiriques, mais par raisonnement, cherchent d'abord à faire cesser ces causes qui produisent les maladies ou les entretiennent, afin de pouvoir ensuite parvenir plus aisément à terminer la guérison. Les philosophes se sont plus particulièrement appliqués à la recherche des causes,

parce qu'il est impossible de rien connaître si l'on n'est instruit des causes. Tant qu'une cause déploie son énergie, son effet doit subsister. La puissance des causes doit s'estimer par l'état des forces, etc. » (*Fernel, cité par Zimmermann, 2.^e volume, page 60 de l'édition in-8.^o*) Toutes ces considérations nous amènent à dire, que c'est sur la connaissance des causes que repose la pathologie.

La thérapeutique complète les lois de l'économie humaine ; elle étudie l'action des corps extérieurs sur les maladies ; elle détermine ensuite les rapports les plus généraux de ces corps, employés comme moyens curatifs avec les maladies à guérir. La thérapeutique se fonde donc sur la double connaissance des lésions et des substances qui peuvent les combattre. (*Prunelle, loc. cit.*)

Le plus grand comme le plus judicieux des médecins, Hippocrate, reconnaissant dans le corps humain une loi en vertu de laquelle l'économie animale se conserve et résiste, autant que le permet sa propre énergie, aux causes destructives qui la menacent, signala à notre attention l'harmonie, la structure intime, et le mécanisme des fonctions concourant vers un but commun, tendant à élever le plus bel édifice vivant de la nature, l'homme. Cette loi générale est donc le point d'où le médecin doit partir pour descendre ensuite aux applications particulières, et pour apprécier tout le degré d'influence qu'elle peut avoir sur la naissance, la marche et la terminaison des maladies.

En tendant à l'homme une main protectrice contre les inconvéniens auxquels sa constitution physique l'assujétit, l'acte qui constitue la vie a donc un but analogue à celui que se propose la médecine ; elle doit suivre pas à pas la nature procédant avec ordre, et être bien persuadé que ce n'est qu'en rectifiant ses mouvemens, et non en les rendant trop faibles ou trop inégaux, qu'on vient à bout de guérir les maladies. Bordeu s'était bien pénétré de cette maxime fondamentale, lorsqu'éclairant à la fois la thérapeutique par la physiologie, et la physiologie par la thérapeutique, il comparait le travail des crises au travail des glandes ; lorsqu'il énonçait que l'objet final de la thérapeutique était de régulariser et de diriger convenablement les efforts salutaires des facultés vitales.

La connaissance approfondie de la nature et de la sagesse de ses opérations , ne doit pas contenter le praticien exact et expérimenté. S'il veut appliquer à propos , et comme il convient , les secours thérapeutiques , il doit se proposer d'autres guides. Ces guides , je les trouverai dans la combinaison exacte des causes morbifiques et des mouvemens vitaux qui tendent à les détruire ; je les trouverai dans le calcul de l'intensité de ces causes , dans l'appréciation de l'importance des parties affectées ; je les trouverai enfin dans l'étude approfondie de l'âge , du sexe , du tempérament , des habitudes physiques , des saisons de l'année , de l'air , des climats , etc. C'est en sachant apprécier toutes ces circonstances , envisagées sous toutes leurs faces , que le médecin se montre supérieur dans son art.

J'observe , dit M. Alibert , que la thérapeutique a son côté moral , comme son côté matériel ; que les phénomènes intellectuels sont autant de son ressort que les phénomènes physiques. Elle doit s'introduire dans le cœur humain pour y voir les désirs , les passions , les besoins , les sollicitudes , les espérances , pour y agir sur les sensations et les idées , pour examiner , enfin , ce que peuvent sur l'économie animale tous les genres de sentiment et de pensée. L'ensemble de ces diverses considérations peut seul faire prendre à la médecine-pratique un caractère d'élévation et de grandeur , qui la préservera des sarcasmes , quelquefois mérités , de quelques médecins philosophes. (*Alibert , introduction à la thérapeutique , pag. 5.*)

Ce que nous venons de rapporter tend à prouver que la connaissance des causes est un des premiers objets de la thérapeutique médicale. C'est l'examen approfondi des causes qui fait que les combinaisons de l'art sont plus exactes et plus rigoureuses.

Si nos moyens nous permettaient de pénétrer dans le sanctuaire de la thérapeutique , sublime but de la science médicale , en adoptant la division proposée par le docteur Alibert , nous considérerions cette intéressante partie de la médecine sous le point de vue physique et sous le point de vue moral. La première de ces divisions aurait pour résultat l'application des remèdes pharmaceutiques : nous au-

rions adopté les méthodes proposées par le célèbre Barthez (1). La deuxième aurait recours à la morale. Passant successivement en revue tout ce qui s'y rattache, nous aurions tâché d'analyser avec le plus de précision possible, et de tirer des causes dont nous avons parlé, des règles d'indication propres à changer l'état de l'individu. C'est ainsi que nous aurions pris en grande considération les indications tirées des parties affectées, des périodes des maladies, de la connaissance des tempéramens, de la sensibilité individuelle, des sympathies, des habitudes, des professions, des âges, des sexes, du régime ordinaire, du climat, de l'état de l'air, des saisons, enfin, de l'état moral (2).

(1) Tout le monde sait que ces trois méthodes, connues sous les noms de naturelle, analytique, et empirique, ont pour objet : la 1.^e, d'aider la nature dans les efforts qu'elle ne cesse de faire pour parvenir à son but ; la 2.^e, de décomposer les maladies pour attaquer telle ou telle affection dominante ; la 3.^e, enfin, n'ayant pour guide que l'expérience, applique les remèdes qu'elle a reconnus utiles, dans tel et tel cas semblable. (*Voy. la préf. des maladies gouteuses, par Barthez.*)

(2) C'est dans le traitement moral que le médecin, doué d'une grande sagesse, pourra faire une application utile et avantageuse de ses études préliminaires, et sur-tout de celle des belles-lettres. C'est dans ces circonstances qu'il observerait, avec l'un des premiers médecins de l'antiquité, Galien, que l'homme n'est pas comme le reste des animaux ; que la nature lui a accordé la faculté de transmettre ses pensées et de recevoir celles d'autrui ; qu'elle l'a mis en butte à mille passions dévorantes ; qu'elle lui a réservé les regrets cuisans, les longues haines, les jalousies furieuses, les perplexités déchirantes, les ennuis insupportables. Il faut donc des remèdes pour la douleur morale comme pour la douleur physique, et le médecin, à l'exemple d'Hippocrate, doit écouter les plaintes et consoler l'infortune, et ne pas perdre sur-tout de vue que la soudaine apparition d'un objet aimé, un grand désir satisfait, la contrainte forcée par la tyrannie tutélaire, un changement inattendu, des peines du cœur, etc., ont produit autant de révolutions heureuses ou malheureuses dans l'ordre, la marche et la terminaison des maladies.

Après avoir exposé les données principales d'après lesquelles il convient d'établir et de diriger l'administration des remèdes, nous aurions à considérer la thérapeutique comme inséparable de la physiologie et de la pathologie, comme la vraie médecine d'application, dont les observations cliniques sont la base. Nous l'aurions présentée dans ses rapports avec la chimie, la pharmacie, la minéralogie, la botanique et la zoologie, qui ne constituent pas la science proprement dite, mais qui lui fournissent des matériaux que des lois qui n'appartiennent qu'à elle seule mettent en œuvre pour la guérison des maladies. La thérapeutique, dit M. Alibert, est la partie noble, le but unique, et, pour mieux dire, le complément de la médecine.

L'étude de l'hygiène se présente enfin; elle est comme la terminaison des études médicales; elle nous apprend l'art de conserver la santé, et nous éclaire dans le traitement et la convalescence des maladies. On la divise en *hygiène publique* et *hygiène privée*. La première est basée sur le rapport de la société en masse; la seconde, sur quelques-uns des individus qui la composent. La première de ces divisions, confondue avec la *médecine publique*, constitue la *police médicale*, appliquée à la religion par certains auteurs, et aux lois par d'autres; elle fait partie, en Europe, de la police réglementaire des états. La connaissance des climats fait la base de la seconde; les mœurs la modifient; elle est souvent contrainte par les circonstances, et altérée sur-tout par les modes (1).

« Si nous remontions, disait un jour M. le Professeur Lordat, dans une de ses savantes leçons, aux causes des maladies, nous en trouverions un grand nombre subordonnées au moral, tandis qu'on les croit subordonnées à la puissance vitale. » Que peuvent, en effet, toutes les formules possibles pour enlever la cause de ces maladies? Loin de l'enlever, elles l'enracinent davantage.

(1) Les habits sont devenus, chez les nations civilisées, un des premiers besoins de l'homme. Mais on se couvre aujourd'hui plus pour faire voir sa couverture, que pour défendre le corps des injures de l'air. Les dames, sous Louis XIV, découvraient leurs épaules. Dans toute l'Europe elles

L'hygiène, jointe à la médecine publique de laquelle elle ne peut être séparée, constitue donc la police médicale, qui est d'une application très-facile et qui sort même du domaine de la médecine, toutes les fois qu'il n'y a pas de cas particulier à déterminer.

L'hygiène privée, au contraire, est à la santé ce que la thérapeutique est à la maladie; elle résulte de l'application de la pathologie à cette branche de la physiologie, qu'on pourrait nommer diététique. (*Prunelle, loc. cit.*) Elle a pour base les diverses influences qu'exercent sur l'homme les corps environnans, et leur bon ou mauvais usage les rend soutiens ou moteurs de la santé, ou cause productrice des maladies.

Avec l'hygiène, nous avons mis fin aux idées que nous nous étions faites sur les diverses connaissances que doit posséder celui qui se destine à l'exercice de la médecine. Notre but est-il rempli? Nous ne le croyons pas; nos efforts pour y parvenir prouvent au moins notre bonne volonté, à laquelle il a manqué les moyens propres à l'exécution. Nous allons terminer cet article par l'application que nous allons faire des connaissances que nous avons signalées, au lit du malade.

La carrière de la médecine est longue et difficile. La vie du médecin est trop courte; dit le vieillard de Cos. Je répondrai à cette sentence: Qu'importe que notre vie soit courte, si, portant nos regards en arrière, nous nous apercevons que nos années ont été employées au

ne se contentent pas de faire voir leur gorge, elles la découvrent, l'étalent même sans rougir, et sans penser quelquefois à ce qui peut leur en résulter de mal.

Les observations déplorables que nous possédons sur l'usage d'une certaine boîte de baleine, propre à contenir le corps des femmes, nous prêtent à dire que les médecins ne portent pas assez d'attention sur cet objet, si digne cependant de la captiver. (*Zimmermann, Traité de l'expérience, vol. II, page 277 de l'édition in-8.*)

Tel est l'ascendant des modes sur l'esprit humain, qu'elles tendent presque toujours à la dépravation des mœurs, et à la destruction de la société.

soulagement de nos semblables ? Qu'importe que la vie soit courte pour celui qui n'a pas à gémir sous le poids de l'inutilité ? Est-il une vie courte pour celui qui vole , avec une égale ardeur , sous l'humble chaumière , comme sous les lambris dorés , pour celui qui se montre le consolateur de l'humanité souffrante ?

Nées avec l'homme , ses sensations sont perfectionnées par une longue habitude. Pour parvenir au but qu'il se propose d'atteindre , le jeune élève se transportera de bonne heure dans ces asiles ouverts aux infirmités humaines ; c'est sur ces lits de douleur que le jeune adepte doit commencer à exercer ses sens que l'habitude doit perfectionner. C'est là qu'il sera à portée de remarquer que , de l'exercice des sens , naît l'art d'observer ; de l'art d'observer , l'expérience , qui , réunis , forment la médecine - pratique. Sur le point de nous livrer à l'exercice de la médecine , et ne pouvant nous dissimuler les obstacles sans nombre qui viendront enrayer notre marche chancelante , nous n'avons cru devoir mieux faire , pour y guider nos pas , qu'en complétant les études du médecin par un court aperçu sur les règles à suivre dans une bonne observation.

L'observation et l'expérience , avons - nous dit , font la bonne médecine ; c'est à la lueur de leurs flambeaux , et sans avoir souvent recours aux auteurs encombrés de théories mensongères , que le vrai praticien parvient à guérir les maladies. Mais , me dira-t-on , voulez-vous priver le médecin de la lecture des bons auteurs ? Eh ! non , sans doute , je viens au contraire , pour faciliter sa marche trop souvent incertaine , lui montrer la route qu'il a à suivre pour bien observer une maladie ; et loin de lui interdire de bonnes lectures , je l'engage à choisir les auteurs les plus exacts (1) , d'y lire le sujet de son

(1) Les auteurs que nous devons avoir pour guides dans la rédaction exacte d'une observation , sont , Hippocrate , 1.^e et 3.^e liv. de ses épid. , regardés encore aujourd'hui comme un chef-d'œuvre d'observation ; Forestus , qui nous a laissé de bonnes observations ; Rivière , Stal , *collegium casuale* , les consultations d'Hoffmann , les meilleurs journaux de médecine , etc.

observation, mais après avoir observé attentivement au lit de la mort.

Rien n'est plus difficile que l'histoire bien faite d'une maladie. Nos nosographes les plus célèbres n'ayant présenté sur ce point important que des faits pour la plupart incomplets, comment vouloir exiger l'exactitude de l'élève, emporté par la vivacité trop commune à la jeunesse? Eh! nos prétentions seraient trop élevées; demandons moins pour être plus sûrs d'obtenir; et en nous initiant dans l'art de faire une bonne observation, tâchons d'y porter le moins de défaut possible.

Pour faire une bonne observation, le médecin doit puiser dans trois sources principales. Il trouve la première dans le rapport du malade; la seconde, dans celui des assistans; la troisième, enfin, est dans celui qu'il tire des sensations qu'il éprouve. Ces trois rapports réunis sont la source où le médecin peut prendre les matériaux propres à une bonne observation.

Rapport du malade. Le médecin doit attacher, au rapport du malade, plus ou moins d'importance, suivant qu'il a à traiter des enfans, des femmes hystériques, des hommes dépourvus de connaissances, maniaques, mélancoliques, les gens de la campagne, dont la stupide grossièreté les porte à mal exprimer le résultat de leurs sensations: auprès de tels malades, le praticien doit être doué d'une sagacité et d'un génie rares. Conduit dans le temple de la douleur, sa sensibilité ne doit pas s'en laisser imposer, ni par les plaintes amères, ni par les cris perçans très-souvent précurseurs d'infidèles souffrances, ni par les douleurs étouffées par la crainte, ou par un amour-propre déplacé; il doit sur-tout bien faire attention à la manière d'interroger ses malades, et aux réponses que ceux-ci lui feront, s'il veut pouvoir compter sur l'efficacité de ses demandes et sur l'exactitude du rapport.

Rapport des assistans. C'est au rapport des assistans que le médecin doit mettre toute sa prudence et sa sagacité; il ne doit pas au premier abord, se laissant influencer par les futiles explications du premier qui se présentera, donner des médicamens à

son malade ; sage et prudent , il s'affranchira de toute espèce d'assujétissement , il recevra avec affabilité les témoignages des personnes qui l'entourent , confrontera les divers rapports , les livrera à une mûre réflexion , et en déduira les degrés de confiance qu'il doit y attacher. Les jeunes médecins doivent sur-tout se tenir en garde contre les avis des personnes intéressées à leur montrer la maladie sous le point de vue le plus favorable à leur opinion ou à leur dessein ; sans expérience, ils se laissent tellement persuader par l'impitoyable babil des commères entourant le lit de douleur , que je les vois bientôt , dérogeant à leur première idée qui leur avait présenté la maladie sous son vrai point de vue , souscrire servilement aux volontés , j'allais dire aux désirs , de ces femmes nées pour tyranniser ces malheureuses victimes. Gardons-nous de tomber dans de telles erreurs !

Rapport du médecin. De l'attention du médecin dépend très-souvent le salut du malade. Pour donner à son observation tout le degré d'exactitude dont elle est susceptible , il ne doit se présenter devant son malade que dans la plus parfaite tranquillité ; subjugué par quelque passion , fatigué de quelque longue route , il ne peut se livrer à l'art d'observer , qui lui ferait rencontrer chez son malade ce qu'il n'y aurait pas aperçu dans un état de tranquillité parfaite. Le médecin ne doit visiter son malade que tranquille d'esprit et de corps.

Nous soumettons l'art de bien observer à deux règles générales : la première est celle des commençans ; la deuxième est celle des maîtres : ces deux modes établis et leurs points suivis dans toute leur étendue , l'observation se fait avec une exactitude scrupuleuse.

Méthode des commençans. C'est à la première de ces méthodes que nous ferons une utile application de l'analyse , flambeau à la lueur duquel le jeune médecin parvient avec plus de facilité à la connaissance des maladies. Il commencera par observer d'abord la disposition du corps entier ; passant ensuite avec une exacte attention à chacune de ses parties en particulier , il examinera avec soin chacune des cavités , les symptômes qu'elles présentent , l'ordre

successif et gradué des sécrétions et excrétiions , etc. ; procédant ainsi de la tête aux pieds , il parviendra à distinguer l'organe affecté , cause de la maladie qu'il a sous les yeux.

Méthode des mattres. Opposons à ce jeune novice celui qu'une expérience consommée a familiarisé avec la connaissance des affections morbides ; il ne montre point d'hésitation dans ses procédés : toujours présente à son esprit , la définition des maladies le tient en garde contre les chances du combat ; il adresse au malade quelques questions , et de sa réponse il en déduit la maladie ; la vue de la langue , l'exploration du pouls lui suffisent ; il agit promptement. La nature n'est cependant pas toujours à ses ordres ; et cachant finement son jeu , elle se montre quelquefois incompréhensible dans sa marche ; le vieux praticien (1) est alors forcé d'avoir recours à la première méthode , c'est-à-dire , à celle des commençans ; son esprit se montre actif dans cette circonstance , et sans porter de jugement sur la maladie qu'il croit ne pas avoir remarquée avec assez de soin , il laisse agir la nature.

Celui qui veut faire des pas rapides dans l'exercice de la médecine,

(1) Il est bon de savoir que j'entends par vieux praticien , un médecin prudent et instruit , un homme digne de l'art qu'il professe , et non celui qui , comptant ses années par les cheveux blancs qui ombragent sa tête , a passé sa vie entière dans l'ignorance la plus abrutiée. S'il nous était permis de soulever le voile des préjugés vulgaires , nous verrions que le haut degré de confiance accordé à ces vieux praticiens , est fondé sur ce que , « un médecin qui a vu un plus grand nombre de malades , doit « pareillement être le plus accompli : aussi le peuple le préfère-t-il tous « jours ; et sans s'inquiéter de ce qui caractérise la vraie expérience , « il accorde au vieux médecin l'estime qu'il ne devrait accorder qu'à « une longue et véritable expérience. Le peuple ne demande pas s'il est « instruit , homme de génie , mais s'il a des cheveux blancs ; ces préjugés « tournent tant au préjudice des jeunes médecins , que ceux-ci sont tous « jours jeunes à côté des vieux. » (*Zimmermann , de l'expérience , 1.^e vol. in-8.^o pag. 116-117.*)

doit, dans le commencement de sa pratique, écrire l'histoire des maladies qu'il aura occasion de traiter; c'est en suivant cette méthode qu'il exercera son jugement. Une maladie est-elle présentée à son imagination, il doit d'abord en établir le pronostic: sera-t-elle grave, sa durée longue, la mort s'ensuivra-t-elle, ou bien une heureuse convalescence? Voilà les questions qu'il doit soumettre à de mûres réflexions; il doit les juger, les résoudre et les noter: la terminaison arrive, elle prouve la justesse du pronostic qu'il a porté. Après quelques-unes de ces histoires écrites avec exactitude, le médecin se trouvera dans le cas de connaître certaines maladies au premier coup-d'œil.

Dans toute bonne observation, le médecin doit noter ce qui est antérieur à la maladie, et ce qui est relatif à l'état présent du malade.

Pour tracer une histoire exacte et pouvoir en garantir l'authenticité, le médecin doit commencer par écrire le nom du malade, son âge, son sexe, son tempérament, sa constitution, celle des parens, ses habitudes physiques et morales, les maladies qui ont précédé, celles qui règnent, rapporter enfin dans quel état se trouvait l'individu avant la maladie.

Pour ce qui est relatif à l'état présent du malade, il faut désigner son pays, sa profession, le lieu qu'il habite, la nature des alimens et des boissons dont il se nourrit, l'âge, la constitution régnante, etc.

S'agit-il d'écrire l'histoire relative à la maladie elle-même; il faut remonter aux prodromes qu'elle a présentés, noter l'invasion, décrire les symptômes, marquer les momens des paroxysmes, constater la marche de la maladie, les effets des médicamens et du régime employés, parler de l'influence de tout ce qui environne le malade, bien signaler sur-tout les terminaisons des maladies.

On peut ranger dans trois sections la terminaison de toutes les maladies: à la première se rattachent les crises dont le traitement a été couronné de succès, la convalescence qui la suit amène un prompt rétablissement; à la deuxième se rattache la terminaison qui a lieu par transmutation, ou changement en une autre affection;

il faut alors que le médecin dirige son traitement contre cette nouvelle maladie ; avec la troisième , enfin , arrive la cessation de la vie , crise très-malheureuse , sans doute , puisqu'elle amène la fin de l'existence de l'homme ; elle ne doit cependant pas arrêter le médecin dans son observation ; le cadavre l'attend , il offre encore à l'attention du vrai observateur un champ vaste à sillonner , et c'est en troublant les cendres des morts , et en fouillant dans leurs spectres sanglans , que la nature lui montre à découvert ce qu'elle lui cachait pendant la vie. C'est ici qu'est signalée avec succès l'application de l'*Anatomie pathologique* , qui par les grands progrès qu'elle a faits de nos jours , fournit à la médecine , en interrogeant la mort , des secours très-utiles à la conservation de la vie. Telle est , Messieurs les Professeurs , l'idée que nous nous sommes fait de l'histoire exacte et complète d'une maladie ; telle est la colonne inébranlable sur laquelle repose la médecine-pratique.

Si les connaissances qu'exige la médecine se trouvent sans bornes , si la conduite que doit tenir le médecin dans la pratique présente les difficultés les plus épineuses à celui qui a blanchi dans l'exercice de cette profession sublime ; combien les premiers pas que le jeune médecin hasarde dans cette carrière périlleuse , sont-ils pour lui à redouter ? C'est dans ce moment , à la fois agréable et pénible , qu'il retrace dans son imagination tout ce qui peut lui être utile ; c'est alors qu'il peut mettre à profit les connaissances plus ou moins étendues qu'il a puisées , soit dans des écoles célèbres , soit dans ces asiles de la douleur , où , moissonnant tant de victimes , la mort lui montre , par l'inspection de ses froides dépouilles , à secourir les vivans ; c'est alors , enfin , qu'il craint que l'oubli de la plus légère circonstance ne devienne pour lui , ainsi que pour ceux qui lui accorderont leur confiance , la source d'une infinité de maux.

Qualités morales.

C'est peu que le médecin ait acquis des connaissances propres à lui faire exercer son art avec les plus grands succès ; c'est peu

qu'il ait orné son esprit de tant de bons préceptes ; le plus difficile à acquérir, l'art de captiver la confiance des malades lui manque : comment va-t-il faire pour y parvenir ? quelles qualités doit-il posséder pour s'en rendre digne ? « Je n'en excepte aucune , dit « Hippocrate, puisque son ministère a cela d'honorable , qu'il exige « toutes les qualités de l'esprit et du cœur ; et , en effet , si l'on « n'était assuré de sa discrétion , quel chef de famille ne craindrait « pas , en l'appelant , d'introduire un espion , un intrigant ou un « corrupteur auprès de sa femme et de ses filles ? Comment compter « sur son humanité , s'il n'aborde ses malades qu'avec une gaîté « révoltante ou avec une humeur brusque et chagrine..... ; sur « sa prudence, s'il est toujours occupé de sa parure..... ; sur ses « lumières , si, outre cette justice que l'honnête homme observe à « l'égard de tout le monde , il ne possède pas celle que le sage « exerce sur lui-même , et qui lui apprend qu'au milieu du plus « grand savoir, il reste encore plus de disette que d'abondance ; sur « ses intentions, s'il est dominé par un fol orgueil et par une basse « envie , qui ne furent jamais le partage de l'homme supérieur ; si , « sacrifiant toutes les considérations à sa fortune, il ne se dévoue « qu'au service des riches ?

« Quel est donc le médecin qui honore sa profession ? Celui qui « a mérité l'estime publique par un savoir profond , une longue « expérience, une exacte probité et une vie sans reproche ; celui « aux yeux duquel tous les malheureux sont égaux , qui accourt « avec empressement à leur voix , leur parle avec douceur , les « écoute avec attention , supporte leurs impatiences..... ; qui se fait « un devoir d'appeler au besoin quelques-uns de ses confrères pour « s'éclairer de leurs conseils..... ; celui enfin qui , après avoir lutté « de toutes ses forces contre la maladie, est heureux et modeste dans « les succès. » (*Barthelemy, Voyage du jeune Anacharsis.*)

Celui qui réunira les rares qualités dont nous venons d'esquisser le tableau , aux talens d'un homme habile , contractera envers la société, envers lui et ses malades , de pénibles devoirs qu'il devra , pour se montrer digne de l'art sublime qu'il exerce , remplir avec la plus scrupuleuse sévérité.

Il ne suffit pas que le médecin ait du savoir ; sa profession le soumet à des devoirs qui , négligés , rendraient ses soins imparfaits. La société le réclame comme un bienfaiteur , l'être souffrant l'invoque comme un dieu , et l'honneur de son art exige de lui une conduite exempte de tout reproche. C'est peu qu'il ait puisé des leçons sous des maîtres habiles , l'essentiel et le plus difficile à acquérir lui manque , puisqu'au milieu de ses sollicitudes il n'a pas eu encore le temps de réfléchir sur l'immensité de ses devoirs. Sur le point de porter des pas plus hardis dans le sanctuaire de la science , au moment où des guides éclairés devraient y conduire sa marche chancelante , il se voit seul , abandonné à son inexpérience et à la censure d'un public toujours injuste , qui ne craindra pas d'accuser de prévention les jugemens de quelques parens des amis fidèles qui , en lui tendant une main protectrice , cherchent à le faire connaître ; personne ne se montre son protecteur , son soutien ; tous les yeux sont fixés sur lui , ses moindres démarches épiées , ses moindres propos commentés et souvent faussement interprétés ; que dis-je ? n'aura-t-on pas l'injustice de le comparer à un jeune pilote qui s'expose à voguer sur une mer orageuse , sans songer qu'il a passé les plus belles années de sa vie au soulagement des infirmités humaines ?..... Mais changeons de langage : tous les hommes ne sont point injustes ; sachons leur pardonner ce manque de confiance ; ils redoutent ce qu'ils ont tort , il est vrai , d'appeler nos premiers essais ; mais c'est à nos succès à triompher de leur crainte.

Soumise aux mêmes lois , assujétie aux mêmes habitudes , cette réunion d'individus qu'on est convenu de nommer société , réclame le médecin , comme son bienfaiteur , comme celui dont l'utilité reconnue se montre le soutien de la vie des membres qui la composent. Les devoirs qu'il doit acquitter envers elle sont de la dernière importance ; j'en donnerai des preuves , en présentant le médecin dans ces calamités désastreuses qui envahissent des provinces entières , et moissonnent indistinctement tout ce qui est sur leur passage : c'est dans ces affreuses circonstances que , comme un ange tutélaire , je le vois voler avec un égal plaisir sous l'humble cabane

du pauvre, comme sous les lambris dorés ; que je le vois porter ses pas intrépides dans ces asiles servant de refuge à tant de malheureuses victimes, soutenir leur courage abattu, verser dans leurs cœurs l'espérance d'un plus heureux avenir : le théâtre de la désolation devient son poste ; la contagion, la douleur, la mort l'y attendent ; n'importe, l'humanité et son devoir l'y appellent ; il surmonte tout, ne redoute rien, et le plaisir de sauver à ses semblables une vie achetée même aux dépens de la sienne, est sa plus douce jouissance (1).

Pour être utile à son pays, le médecin n'a pas toujours besoin que de tels fléaux viennent y porter la désolation et la mort ; sa vie est marquée par autant de sollicitudes et de bienfaits. Ici, c'est le législateur qui réclame sa sagacité pour l'application d'une loi ; là, c'est le prince qui réclame son avis pour la construction d'un bâtiment ; plus loin, ayant recours à ses lumières, le magistrat l'appelle pour éclairer un jugement. Que de sagacité, que de prudence, que de probité ne doivent-elles pas animer les démarches du médecin ! Il doit être sourd à la voix des sollicitations ; les offres les plus séduisantes, les menaces les plus terribles, les suggestions les plus pressantes, les larmes les plus persuasives, ne doivent jamais effleurer sa grande âme : en paix avec une conscience irréprochable, il s'approchera du sanctuaire de la justice, et prononcera avec fermeté sur le crime soumis à son examen ; qu'il ne perde jamais de vue cette belle maxime : *Qu'il vaut mieux sauver dix coupables, que faire périr un innocent.* C'est en suivant ces sages préceptes, qu'il justifiera le degré de confiance qu'on lui accorde.

Si la société réclame le médecin comme son bienfaiteur, l'homme souffrant l'invoque comme un dieu, et exige de lui des qualités

(1) Pouvons-nous nous entretenir des devoirs du médecin dans des circonstances aussi périlleuses, sans y voir tracés en caractères ineffaçables, la glorieuse conduite des Hippocrate, des Raymond, des Mertens, etc., dont le dévouement, dans des temps de détresse, servira toujours d'exemple à ceux que leur devoir appellera au secours de la société ?

propres à gagner sa confiance. C'est sur-tout au lit de douleur, que le médecin doit faire une application utile des qualités du cœur; réunis aux connaissances acquises, ces précieux dons le rendent capable d'aborder les malades avec douceur et affabilité, et de porter l'attention la plus minutieuse aux questions qu'il va leur faire, et aux réponses qu'il va en recevoir.

Voilà les vrais moyens, sans doute, de gagner la confiance de nos malades et de leur être utiles. Qu'il est heureux celui qui peut se rendre maître de ce sentiment qui influe tant sur nos moyens curatifs, si nécessaires à nos succès! Eh! que ne peuvent point les battemens d'un cœur satisfait! Mais la science sublime qui apprend à se rendre maître de l'âme, à s'assurer l'imagination, deviner les besoins, suppléer aux efforts infructueux de l'art, est vaste et difficile à acquérir; elle est tellement utile au médecin, que Baglivi, pénétré que l'étude des passions tournait toujours au profit de l'humanité, ne craignait pas d'avancer que le médecin qui possédait l'art de persuader et de parler, donnait une telle force aux remèdes en excitant la confiance des malades, qu'il avait souvent guéri des maladies graves par des moyens fort communs: apprenons donc, à l'exemple de ce grand homme, à faire fructifier les exemples de la médecine morale, et nos succès n'en seront que plus assurés.

Mais les vrais soutiens de la confiance sont, sans contredit, les talens; c'est au médecin doué de ces qualités précieuses, qu'appartient seul le droit de se rendre le dépositaire de la vie de ses semblables; il peut, seul, soutenir l'espoir du malheureux, et, sans s'embarrasser des succès et des triomphes que l'opinion publique accorde à l'effronterie et à la hardiesse du charlatanisme, il apprend à mûrir la raison en la dirigeant vers un véritable but; il aime mieux douter que s'exposer à agir; toujours aux ordres de la nature dont il suit scrupuleusement la marche, il se contente de lui offrir les secours de son art, lorsqu'elle les implore; il laisse aux esprits exaltés le besoin de s'asservir à des opinions exclusives; sage et prudent, il sait que la meilleure médecine n'est pas celle des médi-

camens , et que plusieurs maladies ne se guériissent que lorsqu'un médecin imprudent se retire. Trop souvent la nature épuisée n'est capable d'aucun effort salutaire ; pourrions-nous rester indifférens sur le sort des malheureux ? N'avons-nous pas encore des devoirs à remplir ? Consoler les parens , enrayer , s'il se peut , les progrès de la maladie , joncher de fleurs le chemin fatal qui les fait descendre au cercueil , sont autant de devoirs que l'humanité nous impose. C'est dans ces cruelles circonstances que le médecin , aussi impuisant que la nature , doit faire luire aux yeux du malade le flambeau d'une douce espérance : dans les maux désespérés , il faut encore des illusions ; pourquoi ne pas en être prodigues , si elles peuvent soulager ? Que le nom de *mort* ne sorte jamais de notre bouche ! Au lit de la douleur , le médecin ne doit proférer que des paroles de consolation.

C'est dans ce moment déplorable où l'homme ne fait luire à nos yeux que la fragilité de son être , que le médecin doit encourager le mourant , en lui prodiguant les secours que lui fournit la religion , base fondamentale sur laquelle repose toute la morale. C'est dans ces circonstances qu'il montrera au vulgaire crédule que l'athéisme n'est pas , comme des esprits pervers ont voulu le lui faire entendre , le partage de cette classe d'hommes célèbres , dont la brillante érudition et les profondes connaissances (1) font le plus d'honneur à la société. Que d'illustres médecins dont les noms seuls font la gloire du siècle où ils ont vécu , n'ont pas craint de professer hautement , et de consigner dans leurs écrits , les maximes sacrées de notre religion ! Eh ! parce que quelques médecins , presque tous très-médiocres , auront professé ou feint de professer l'athéisme qu'ils ne connaissaient pas , doit-il s'ensuivre que tous aient le même

(1) Si je faisais , écrivait le philosophe de Genève au sublime auteur des études de la nature , une nouvelle édition de mes ouvrages , j'adoucirais ce que j'ai dit contre les médecins : il n'y a pas d'état qui demande plus d'étude que le leur ; dans tous les pays , ce sont les hommes véritablement utiles et savans.

sentiment? Loïn de nous de telles idées, que la raison s'ape jusque dans ses fondemens, et que des preuves incontestables réfutent sans difficulté; ces preuves, nous les prendrons dans la Faculté de médecine de Montpellier même, dans cette École célèbre, dont la glorieuse enceinte retentit tous les jours de la voix de la vraie médecine hippocratique; c'est dans cette Université, illustrée par l'éloquente érudition et les travaux immortels des membres qui la composent, que les Henri Haguénot, les Sauvages, les Astruc, et une foule d'autres, prêchaient par leurs exemples les lois de la morale religieuse (1). Ces noms unis à jamais aux progrès de la science médicale, suffisent, ce me semble, pour réfuter les objections absurdes de ces génies bizarres.

O espérance! songe de l'homme éveillé, doux sentiment, amie inséparable; c'est toi qui fais supporter le poids de la vie au sein même de l'infortune: que ton pouvoir est divin! tu viens encore couvrir d'illusions le moment qui doit voir s'éteindre la dernière étincelle du feu qui nous anime. Et toi, douce Religion, unique source des véritables consolations, combien aussi n'es-tu pas nécessaire à l'homme affligé! tu tends une main maternelle à l'agonisant; tu répands sur son âme les douceurs de l'immortalité, et par là tu le fais survivre aux tombeaux! Heureux celui qui, dans ces momens de désordre, peut être assez frappé de ce qu'il y a de sublime dans cette faculté d'espérer que tu lui offres! Heureux celui qui peut s'endormir dans ton sein en sage et en chrétien! deux qualités qui, réunies, font que la vie a été tranquille, et que *la mort est le soir d'un beau jour.*

Je termine ici les considérations succinctes que je m'étais proposé d'offrir sur la philosophie du médecin. Je suis loïn de penser avoir rempli la tâche que je m'étais imposée; je sais, au contraire, que

(1) Les personnes curieuses d'un plus long éclaircissement, trouveront dans l'apologie pour les médecins, de M. le Docteur Lussauld, revue et augmentée par M. Amoureux, tout ce qu'elles désireront sur cette intéressante matière.

je n'ai tiré de mon sujet qu'une faible partie des trésors qu'il renferme ; mais l'immensité des travaux qui me resteraient à entreprendre pour moissonner complètement le champ fertile et vaste où j'ai promené en chancelant une faux mal habile, l'impossibilité de resserrer, dans les bornes ordinaires d'une dissertation, la multitude des objets que comporte une matière aussi abondante que la mienne, et sur-tout l'insuffisance des moyens que le Ciel m'a départis, me forcent de quitter la plume et de m'en tenir à cette ébauche, tout imparfaite qu'elle est. D'ailleurs, l'ambition d'enfanter un volume n'a pas présidé au choix de mon sujet ; en le préférant à tout autre, je n'ai consulté que les secrètes inspirations d'un ascendant involontaire ; j'ai voulu, en quelque sorte, faire ma profession de foi avant de me livrer à l'exercice d'un art auquel je ne me suis voué qu'animé par le désir et soutenu par l'espoir d'être un jour utile à mes concitoyens. Puisse ce léger opuscule être favorablement accueilli de ses Juges et de ses lecteurs : obtenir leur approbation, est tout ce qu'il ambitionne.

F I N.

FAUTE A CORRIGER.

Page 1, à l'épigraphe, au lieu de *ευσχη μοσυνς*, lisez *ευσχημοσυνς* ;

Je n'ai pu me procurer que des copies de ces
 livres, mais j'ai pu en faire un catalogue
 qui sera peut-être utile à ceux qui
 voudront en acheter. Les livres
 sont en latin, et il y en a
 de plusieurs genres. Les uns
 sont de morale, les autres
 de physique, et les autres
 de mathématiques. Les
 livres de morale sont
 les plus communs, et
 les plus utiles. Les
 livres de physique
 sont les plus rares,
 et les plus précieux.
 Les livres de mathématiques
 sont les plus difficiles,
 et les plus nécessaires.
 Je n'ai pu en acheter
 que quelques-uns, mais
 j'en ai fait un catalogue
 qui sera peut-être utile
 à ceux qui voudront
 en acheter.

TABLE A CORRIGER

Les livres de morale
 sont les plus communs
 et les plus utiles.
 Les livres de physique
 sont les plus rares
 et les plus précieux.
 Les livres de mathématiques
 sont les plus difficiles
 et les plus nécessaires.
 Je n'ai pu en acheter
 que quelques-uns, mais
 j'en ai fait un catalogue
 qui sera peut-être utile
 à ceux qui voudront
 en acheter.

Table

Sur le mèdein Philoſophe par Vercher	51. Page
Sur l'allaitement maternel par Ormieri	14.
Sur la fracture de col de femme par Pina	40.
Sur l'apoplexie par Lapeyrie	88.
Observation propre à éclaircir quelques points de médecine par Olmari	30.
Sur la Delirance par Laffon	10.
Sur le Scorbut par Carbonel	7.
Sur l'adynamie par Buffiere	28.
Sur le hémorrhôie intermittente par Boulaye *	30.
Sur la neurse par Latour	23.
Sur la fonction de la peau par Surin	154.
Sur le foray par Duval	25.
Sur l'opération de la Doutonnire par Raffin	23.
Sur quelque opération de quinquina par Delgrom	18.
Sur le abus de la manœuvre dans le accouchement par Clot	23.
Sur l'opération de l'aureille par Journaud	29.
Sur l'amaurose par Boulon	26.
Sur le cataracte par Rubard	32.
Sur l'encephalocèle par Marbeille	24.
Sur l'auris hum externe par Rolland	30.
Sur la topographie méd. de la Guadeloupe par Noaldin l'ainé	17.
Sur la structure du squelette humain par Noaldin fil.	8.
Sur les perforations spontanées d'estomac par Binard	28.
Sur la Distense de l'urine par Lallatoy	21.
Sur les émissioes sanguines par Jourquet	52.
Sur les alcalis végétaux par Cuvillier	35.
Sur les effets de l'habitude par Corant	26.
Sur les perforations spontanées d'estomac par L. Noel	28.
Sur l'analyse de l'électrisité animale par Dujac	13.
Synthese Pharmaceutica et Chymica auctore Delpech Ch ^m	8.
* Sur l'amputation du membre, par Gaillard	30